

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LE FILS NATUREL

DIDEROT, DENIS

Tragi-comédie — 1757

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

DORVAL	129 répliques
CLAIRVILLE	89 répliques
ROSALIE	63 répliques
CONSTANCE	39 répliques
CHARLES	17 répliques
ANDRÉ	14 répliques
JUSTINE	12 répliques
LYSIMOND	10 répliques
SYLVESTRE	3 répliques
DORVAL ET CLAIRVILLE	2 répliques

Personnages muets & suite : Autres domestiques

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	18
ACTE III	33
ACTE IV	56
ACTE V	74

ACTE I

SCÈNE I

(Il est en habit de campagne, en cheveux négligés, assis dans un fauteuil, à côté d'une table sur laquelle il y a des brochures. Il paraît agité. Après quelques mouvements violents, il s'appuie sur un des bras de son fauteuil, comme pour dormir. Il quitte bientôt cette situation. Il tire sa montre, et dit :)

(Il se jette sur l'autre bras de son fauteuil ; mais il n'y est pas plus tôt, qu'il se relève et dit :)

(Il prend un livre qu'il ouvre au hasard, et qu'il referme presque sur-le-champ.)

(Il se lève, se promène.)

(Comme effrayé.)

(Il appelle violemment :)

DORVAL *(seul)*

À peine est-il six heures. Je ne saurais dormir. Je lis sans rien entendre. Je ne peux m'éviter... Il faut sortir d'ici... Sortir d'ici ! Et j'y suis enchaîné ! J'aime... Et qui aimé-je !... J'ose me l'avouer, malheureux ! Et je reste. Charles ! Charles !

SCÈNE II

Dorval, Charles.

5

(Charles croit que son maître demande son chapeau et son épée ; il les apporte, les pose sur un fauteuil.)

CHARLES

Monsieur, ne vous faut-il plus rien ?

DORVAL

Des chevaux, ma chaise.

CHARLES

Quoi ! Nous partons ?

(Il est assis dans le fauteuil ; et, tout en parlant, il ramasse des livres, des papiers, des brochures, comme pour en faire des paquets.)

DORVAL

À l'instant.

CHARLES

Monsieur, tout dort encore ici.

10

DORVAL

Je ne verrai personne.

CHARLES

Cela se peut-il ?

DORVAL

Il le faut.

CHARLES

Monsieur...

DORVAL *(se tournant vers Charles, d'un air triste et accablé)*

Eh bien ! Charles.

15

CHARLES

Avoir été accueilli dans cette maison, chéri de tout le monde, prévenu sur tout, et s'en aller sans parler à personne ! Permettez, monsieur...

DORVAL

J'ai tout entendu ; tu as raison. Mais je pars.

(D'un ton plus bas :)

(Dorval soupire profondément, laisse tomber sa tête sur ses mains ; et Charles continue.)

(Dorval soupire, s'agite, etc.)

CHARLES

Que dira Clairville, votre ami ? Constance, sa soeur, qui n'a rien négligé pour vous faire aimer ce séjour ? Et Rosalie ?... Vous ne les verrez point ? Clairville et Rosalie s'étaient flattés de vous avoir pour témoin de leur mariage. Rosalie se faisait une joie de vous présenter à son père. Vous deviez les accompagner tous à l'autel. Le bonhomme arrive, et

20

vous partez ! Tenez, mon cher maître, j'ose vous le dire : les conduites bizarres sont rarement sensées... Clairville ! Constance ! Rosalie !

25

DORVAL *(brusquement, en se levant)*

Des chevaux, ma chaise, te dis-je.

CHARLES

Au moment où le père de Rosalie arrive d'un voyage de plus de mille lieues ! À la veille du mariage de votre ami !

(À lui-même, en se mordant la lèvre et se frappant la poitrine.)

DORVAL *(en colère, à Charles)*

Malheureux !... Que je suis... Tu perds le temps, et je demeure.

CHARLES

Je vais.

30

DORVAL

Qu'on se dépêche.

SCÈNE III

(Il continue de se promener et de rêver.)

(Constance arrive en robe de matin, tourmentée de son côté par une passion qui lui a ôté le repos. Un moment après, entrent des domestiques qui rangent le salon, et qui ramassent les choses qui sont à Dorval... Charles, qui a envoyé à la poste pour avoir des chevaux, rentre aussi.)

DORVAL (*seul*)

Partir sans dire adieu ! Il a raison ; cela serait d'une bizarrerie, d'une in-conséquence... Et qu'est-ce que ces mots signifient ? Est-il question de ce qu'on croira, ou de ce qu'il est honnête de faire ? Mais, après tout, pourquoi ne verrais-je pas Clairville et sa soeur ? Ne puis-je les quitter et leur en taire le motif ?... et Rosalie ? Je ne la verrai point ? Non... 35
L'amour et l'amitié n'imposent point ici les mêmes devoirs ; surtout un amour insensé qu'on ignore et qu'il faut étouffer... Mais que dira-t-elle ? Que pensera-t-elle ?... Amour, sophiste dangereux, je t'entends.

SCÈNE IV

Dorval, Constance, des domestiques.

40

DORVAL

Quoi ! Madame, si matin !

CONSTANCE

J'ai perdu le sommeil. Mais vous-même, déjà habillé !

DORVAL (*vite*)

Je reçois des lettres à l'instant. Une affaire pressée m'appelle à Paris ; elle y demande ma présence : je prends le thé. Charles, du thé. J'embrasse Clairville ; je vous rends grâce à tous les deux des bontés que vous avez eues pour moi. Je me jette dans ma chaise ; et je pars. 45

CONSTANCE

Vous partez ! Est-il possible ?

(les domestiques, qui ont achevé de ranger le salon et de ramasser ce qui est à Dorval, s'éloignent. Charles laisse le thé sur une des tables. Dorval prend le thé. Constance, un coude appuyé sur la table, et la tête penchée sur une de ses mains, demeure dans cette situation pensive.)

DORVAL

Rien, malheureusement, n'est plus nécessaire.

DORVAL

Constance, vous rêvez ?

CONSTANCE *(émue, ou plutôt d'un sang-froid un peu contraint)*

Oui, je rêve... Mais j'ai tort... La vie que l'on mène ici vous ennuie... Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en aperçois. ⁵⁰

DORVAL

Elle m'ennuie ! Non, madame, ce n'est pas cela.

CONSTANCE

Qu'avez-vous donc ?... Un air sombre que je vous trouve...

DORVAL

Les malheurs laissent des impressions... Vous savez... Madame... Je vous jure que depuis longtemps je ne connaissais de douceurs que celles que je goûtais ici. Si cela est, vous revenez sans doute. ⁵⁵

DORVAL

Je ne sais... Ai-je jamais su ce que je deviendrais ?

(Une pause.)

CONSTANCE *(après s'être promenade un instant)*

Ce moment est donc le seul qui me reste. Il faut parler. Dorval, écoutez-moi. Vous m'avez trouvée ici il y a six mois, tranquille et heureuse. J'avais éprouvé tous les malheurs des noeuds mal assortis. Libre de ces 60
noeuds, je m'étais promis une indépendance éternelle ; et j'avais fondé mon bonheur sur l'aversion de tout lien, et dans la sécurité d'une vie retirée. Après les longs chagrins, la solitude a tant de charmes ! On y respire en liberté. Il'y jouissais de moi ; j'y jouissais de mes peines passées. Il me semblait qu'elles avaient épuré ma raison. Mes journées, toujours 65
innocentes, quelquefois délicieuses, se partageaient entre la lecture, la promenade et la conversation de mon frère. Clairville me parlait sans cesse de son austère et sublime ami. Que j'avais de plaisir à l'entendre ! Combien je désirais de connaître un homme que mon frère aimait, respectait à tant de titres, et qui avait développé dans son coeur les pre- 70
miers germes de la sagesse ! Je vous dirai plus : loin de vous, je marchais déjà sur vos traces ; et cette jeune Rosalie, que vous voyez ici, était l'objet de tous mes soins, comme Clairville avait été l'objet des vôtres.

DORVAL *(ému et attendri)*

Rosalie !

(La voix de Constance prend ici l'accent de la tendresse, et s'affaiblit un peu.)

(Une petite pause.)

CONSTANCE

Je m'aperçus du goût que Clairville prenait pour elle ; et je m'occupai à 75
former l'esprit, et surtout le caractère de cette enfant, qui devait un jour faire la destinée de mon frère. Il est étourdi ; je la rendais prudente. Il est violent ; je cultivais sa douceur naturelle. Je me complaisais à penser que je préparais, de concert avec vous, l'union la plus heureuse qu'il y eût peut-être au monde, lorsque vous arrivâtes. Hélas !... Votre pré- 80

sence, qui devait m'éclairer et m'encourager, n'eut point ces effets que j'en attendais. Peu à peu mes soins se détournèrent de Rosalie ; je ne lui enseignai plus à plaire... Et je n'en ignorai pas longtemps la raison. Dorval, je connus tout l'empire que la vertu avait sur vous ; et il me parut que je l'en aimais encore davantage. Je me proposai d'entrer dans votre 85
âme avec elle ; et je crus n'avoir jamais formé de dessein qui fût si bien selon mon coeur. Qu'une femme est heureuse, me disais-je, lorsque le seul moyen qu'elle ait d'attacher celui qu'elle a distingué, c'est d'ajouter de plus en plus à l'estime qu'elle se doit ; c'est de s'élever sans cesse à ses propres yeux ! Je n'en ai point employé d'autre. Si je n'en ai pas at- 90
tendu le succès, si je parle, c'est le temps, et non la confiance, qui m'a manqué. Je ne doutai jamais que la vertu ne fît naître l'amour, quand le moment en serait venu. Ce qui suit doit coûter à dire à une femme telle que Constance. Vous avouerez-je ce qui m'a coûté le plus ? C'était de vous dérober ces mouvements si tendres et si peu libres, qui trahissent 95
presque toujours une femme qui aime. La raison se fait entendre par intervalles ; le coeur importun parle sans cesse. Dorval, cent fois le mot fatal à mon projet s'est présenté sur mes lèvres. Il m'est échappé quelquefois ; mais vous ne l'avez point entendu, et je m'en suis toujours félicitée. Telle est Constance. Si vous la fuyez, du moins elle n'aura point à 100
rougir d'elle. Éloignée de vous, elle se retrouvera dans le sein de la vertu. Et tandis que tant de femmes détesteront l'instant où l'objet d'une criminelle tendresse arracha de leur coeur un premier soupir, Constance ne se rappellera Dorval que pour s'applaudir de l'avoir connu. Ou s'il se mêle quelque amertume à son souvenir, il lui restera toujours une 105
consolation douce et solide dans les sentiments mêmes que vous lui aurez inspirés.

SCÈNE V

Dorval, Constance, Clairville.

DORVAL

Madame, voilà votre frère.

(Elle sort.)

CONSTANCE *(attristée)*

Mon frère, Dorval nous quitte.

110

CLAIRVILLE

On vient de me l'apprendre.

SCÈNE VI

Dorval, Clairville.

DORVAL *(faisant quelques pas, distrait et embarrassé)*

Des lettres de Paris... Des affaires qui pressent... Un banquier qui chan-
celle...

CLAIRVILLE

Mon ami, vous ne partirez point sans m'accorder un moment
d'entretien. Je n'ai jamais eu un si grand besoin de votre secours.

115

DORVAL

Disposez de moi ; mais si vous me rendez justice, vous ne douterez pas
que je n'aie les raisons les plus fortes...

CLAIRVILLE *(affligé)*

J'avais un ami, et cet ami m'abandonne ; j'étais aimé de Rosalie, et Rosalie ne m'aime plus. Je suis désespéré... Dorval, m'abandonnerez-vous ?... 120

DORVAL

Que puis-je faire pour vous ?

CLAIRVILLE

Vous savez si j'aime Rosalie !... Mais non, vous n'en savez rien. Devant les autres, l'amour est ma première vertu ; j'en rougis presque devant vous... Eh bien ! Dorval, je rougirai, s'il le faut, mais je l'adore... Que ne puis-je vous dire tout ce que j'ai souffert ! Avec quel ménagement, 125 quelle délicatesse j'ai imposé silence à la passion la plus forte !... Rosalie vivait retirée près d'ici avec une tante. C'était une américaine fort âgée, une amie de Constance. Je voyais Rosalie tous les jours ; et tous les jours je voyais augmenter ses charmes ; je sentais augmenter mon 130 trouble. Sa tante meurt. Dans ses derniers moments, elle appelle ma soeur, lui tend une main défaillante, et, lui montrant Rosalie qui se désolait au bord de son lit, elle la regardait sans parler ; ensuite elle regardait Constance ; des larmes tombaient de ses yeux ; elle soupirait, et ma soeur entendait tout cela. Rosalie devint sa compagne, sa pupille, son 135 élève ; et moi, je fus le plus heureux des hommes. Constance voyait ma passion, Rosalie en paraissait touchée. Mon bonheur n'était plus traversé que par la volonté d'une mère inquiète qui redemandait sa fille. Je me préparais à passer dans les climats éloignés où Rosalie a pris naissance : mais sa mère meurt ; et son père, malgré sa vieillesse, prend le parti de 140 revenir parmi nous. Je l'attendais, ce père, pour achever mon bonheur ; il arrive, et il me trouvera désolé.

DORVAL

Je ne vois pas encore les raisons que vous avez de l'être.

CLAIRVILLE

Je vous l'ai dit d'abord ; Rosalie ne m'aime plus. À mesure que les obstacles qui s'opposaient à mon bonheur ont disparu, elle est devenue réservée, froide, indifférente. Ces sentiments tendres qui sortaient de sa bouche avec une naïveté qui me ravissait, ont fait place à une politesse qui me tue. Tout lui est insipide ; rien ne l'occupe ; rien ne l'amuse. M'aperçoit-elle, son premier mouvement est de s'éloigner. Son père arrive, et l'on dirait qu'un événement si désiré, si longtemps attendu, n'a plus rien qui la touche. Un goût sombre pour la solitude est tout ce qui lui reste. Constance n'est pas mieux traitée que moi. Si Rosalie nous cherche encore, c'est pour nous éviter l'un par l'autre ; et, pour comble de malheur, ma soeur même ne paraît plus s'intéresser à moi.

DORVAL

Je reconnais bien là Clairville. Il s'inquiète, il se chagrine, et il touche au moment de son bonheur.

CLAIRVILLE

Ah ! Mon cher Dorval, vous ne le croyez pas. Voyez...

DORVAL

Je ne vois, dans toute la conduite de Rosalie, que de ces inégalités auxquelles les femmes les mieux nées sont le plus sujettes, et qu'il est quelquefois si doux d'avoir à leur pardonner. Elles ont le sentiment si exquis, leur âme est si sensible, leurs organes sont si délicats, qu'un soupçon, un mot, une idée suffit pour les alarmer. Mon ami, leur âme est semblable au cristal d'une onde pure et transparente, où le spectacle

tranquille de la nature s'est peint. Si une feuille en tombant vient à en agiter la surface, tous les objets sont vacillants.

165

CLAIRVILLE (*affligé*)

Vous me consolez, Dorval, je suis perdu. Je ne sens que trop... que je ne peux vivre sans Rosalie ; mais quel que soit le sort qui m'attend, j'en veux être éclairci avant l'arrivée de son père.

DORVAL

En quoi puis-je vous servir ?

CLAIRVILLE

Il faut que vous parliez à Rosalie.

170

DORVAL

Que je lui parle !

CLAIRVILLE

Oui, mon ami. Il n'y a que vous au monde qui puissiez me la rendre. L'estime qu'elle a pour vous me fait tout espérer.

DORVAL

Clairville, que me demandez-vous ! À peine Rosalie me connaît-elle ; et je suis si peu fait pour ces sortes de discussions.

175

CLAIRVILLE

Vous pouvez tout ; et vous ne me refuserez point. Rosalie vous révère : votre présence la saisit de respect ; c'est elle qui l'a dit. Elle n'osera jamais être injuste, inconstante, ingrate à vos yeux. Tel est l'auguste privilège de la vertu ; elle en impose à tout ce qui l'approche. Dorval, pa-

raissez devant Rosalie ; et bientôt elle redeviendra pour moi ce qu'elle doit être, ce qu'elle était.

180

DORVAL (*posant la main sur l'épaule de Clairville*)

Ah ! Malheureux !

CLAIRVILLE

Mon ami, si je le suis !

DORVAL

Vous exigez...

CLAIRVILLE

J'exige...

185

DORVAL

Vous serez satisfait.

SCÈNE VII

DORVAL (*seul*)

Quels nouveaux embarras !... Le frère... La soeur... Ami cruel, amant aveugle, que me proposez-vous ?... « Paraissez devant Rosalie ! » Moi, paraître devant Rosalie ; et je voudrais me cacher à moi-même... Que deviens-je, si Rosalie me devine ? Et comment en imposerai-je à mes yeux, à ma voix, à mon coeur ?... Qui me répondra de moi ?... La vertu ?... M'en reste-t-il encore ?

190

ACTE II

SCÈNE I

Rosalie, Justine.

(Justine approche un métier à tapisserie. Rosalie est tristement appuyée sur ce métier. Justine est assise d'un autre côté. Elles travaillent. Rosalie n'interrompt son ouvrage que pour essuyer des larmes qui tombent de ses yeux. Elle le reprend ensuite. Le silence dure un moment, pendant lequel Justine laisse l'ouvrage et considère sa maîtresse.)

ROSALIE

Justine, approchez mon ouvrage.

(Point de réponse de la part de Rosalie ; mais des soupirs, du silence et des larmes.)

JUSTINE

Est-ce là la joie avec laquelle vous attendez monsieur votre père ? Sont-ce là les transports que vous lui préparez ? Depuis un temps, je n'entends rien à votre âme. Il faut que ce qui s'y passe soit mal ; car vous me le cachez ; et vous faites très bien. Perdez-vous l'esprit, Mademoiselle ? Au moment de l'arrivée d'un père ! À la veille d'un mariage ! Encore un coup, perdez-vous l'esprit ?

195

200

ROSALIE

Non, Justine.

JUSTINE *(après une pause)*

Serait-il arrivé quelque malheur à monsieur votre père ?

(Toutes ces questions se font à différents intervalles, dans lesquels Justine quitte et reprend son ouvrage.)

ROSALIE

Non, Justine.

JUSTINE *(après une pause un peu plus longue)*

Par hasard, est-ce que vous n'aimeriez plus Clairville ?

(Justine s'arrête un moment. Rosalie continue de travailler et de pleurer. Justine reprend, d'un ton hypocrite et radouci, et dit tout en travaillant, et sans lever les yeux de dessus son ouvrage.)

ROSALIE

Non, Justine. Justine reste un peu stupéfaite. Elle dit ensuite : la voilà ²⁰⁵
donc la cause de ces soupirs, de ce silence et de ces larmes ?... Oh ! Pour
le coup, les hommes n'ont qu'à dire que nous sommes folles ; que la tête
nous tourne aujourd'hui pour un objet que demain nous voudrions sa-
voir à mille lieues. Qu'ils disent de nous tout ce qu'ils voudront, je veux
mourir si je les en dédis... Vous ne vous êtes pas attendue, mademoi- ²¹⁰
selle, que j'approuverais ce caprice... Clairville vous aime éperdument.
Vous n'avez aucun sujet de vous plaindre de lui. Si jamais femme a pu
se flatter d'avoir un amant tendre, fidèle, honnête ; de s'être attaché un
homme qui eût de l'esprit, de la figure, des moeurs ; c'est vous. Des
moeurs ! Mademoiselle, des moeurs !... Je n'ai jamais pu concevoir, moi, ²¹⁵

qu'on cessât d'aimer ; à plus forte raison, qu'on cessât sans sujet. Il y a là quelque chose où je n'entends rien.

JUSTINE

Après tout, si vous n'aimez plus Clairville, cela est fâcheux... Mais il ne faut pas s'en désespérer comme vous faites... quoi donc ! Après lui n'y aurait-il plus personne au monde que vous pussiez aimer ?

220

ROSALIE

Non, Justine.

(Dorval entre ; Justine se retire. Rosalie quitte son métier, se hâte de s'essuyer les yeux, et de se composer un visage tranquille. Elle a dit auparavant.)

JUSTINE

Oh ! Pour celui-là, on ne s'y attend pas.

ROSALIE

Ô ciel ! C'est Dorval.

SCÈNE II

Rosalie, Dorval.

(À ces mots Rosalie paraît étonnée.)

DORVAL *(un peu ému)*

Permettez, Mademoiselle, qu'avant mon départ... J'obéisse à un ami, et que je cherche à lui rendre, auprès de vous, un service qu'il croit important. Personne ne s'intéresse plus que moi à votre bonheur et au sien,

225

vous le savez. Souffrez donc que je vous demande en quoi Clairville a pu vous déplaire, et comment il a mérité la froideur avec laquelle il dit qu'il est traité.

230

ROSALIE

C'est que je ne l'aime plus.

DORVAL

Vous ne l'aimez plus !

ROSALIE

Non, Dorval.

DORVAL

Et qu'a-t-il fait pour s'attirer cette horrible disgrâce ?

ROSALIE

Rien. Je l'aimais ; j'ai cessé : j'étais légère apparemment, sans m'en douter.

235

DORVAL

Avez-vous oublié que Clairville est l'amant que votre coeur a préféré ?... Songez-vous qu'il traînerait des jours bien malheureux, si l'espérance de recouvrer votre tendresse lui était ôtée ?... Mademoiselle, croyez-vous qu'il soit permis à une honnête femme, de se jouer du bonheur d'un honnête homme ?

240

ROSALIE

Je sais, là-dessus, tout ce qu'on peut me dire. Je m'accable sans cesse de reproches ; je suis désolée ; je voudrais être morte !

DORVAL

Vous n'êtes point injuste.

ROSALIE

Je ne sais plus ce que je suis ; je ne m'estime plus.

245

DORVAL

Mais pourquoi n'aimez-vous plus Clairville ? Il y a des raisons à tout.

ROSALIE

C'est que j'en aime un autre.

DORVAL *(avec un étonnement mêlé de reproches)*

Rosalie ! Elle !

ROSALIE

Oui, Dorval... Clairville sera bien vengé !

DORVAL

Rosalie... si par malheur il était arrivé... que votre coeur surpris... fût entraîné par un penchant... dont votre raison vous fit un crime... j'ai connu cet état cruel !... que je vous plaindrais !

250

(Dorval ne lui répond que par un geste de commisération.)

(Elle ajoute, en baissant les yeux et la voix.)

ROSALIE

Plaiguez-moi donc. J'aimais Clairville ; je n'imaginai pas que je pusse en aimer un autre, lorsque je rencontrai l'écueil de ma constance et de notre bonheur... les traits, l'esprit, le regard, le son de la voix ; tout, dans cet objet doux et terrible, semblait répondre à je ne sais quelle image que la nature avait gravée dans mon coeur. Je le vis ; je crus y reconnaître la vérité de toutes ces chimères de perfection que je m'étais faites ; et d'abord il eut ma confiance... Si j'avais pu concevoir que je manquais à Clairville !... Mais, hélas ! Je n'en avais pas eu le premier soupçon, que j'étais tout accoutumée à aimer son rival... Et comment ne l'aurais-je pas aimé ?... Ce qu'il disait, je le pensais toujours. Il ne manquait jamais de blâmer ce qui devait me déplaire ; je louais quelquefois d'avance ce qu'il allait approuver. S'il exprimait un sentiment, je croyais qu'il avait deviné le mien... que vous dirai-je enfin ? Je me voyais à peine dans les autres Et je me retrouvais sans cesse en lui.

DORVAL

Et ce mortel heureux, connaît-il son bonheur ?

ROSALIE

Si c'est un bonheur, il doit le connaître.

DORVAL

Si vous aimez, on vous aime sans doute ?

ROSALIE

Dorval, vous le savez.

(Dorval et Rosalie se regardent un moment en silence. Rosalie pleure amèrement. On annonce Clairville.)

DORVAL *(vivement)*

Oui, je le sais ; et mon coeur le sent... Qu'ai-je entendu ?... Qu'ai-je dit ?... Qui me sauvera de moi-même ?...

SYLVESTRE *(à Dorval)*

Monsieur, Clairville demande à vous parler.

DORVAL *(à Rosalie)*

Rosalie... mais on vient... y pensez-vous ?... C'est Clairville. C'est mon ami. C'est votre amant.

275

(Elle lui tend une main ; Dorval la prend, et laisse tomber tristement sa bouche sur cette main ; et Rosalie ajoute :)

ROSALIE

Adieu, Dorval. Adieu. Quel mot !

SCÈNE III

DORVAL *(seul)*

Dans sa douleur, qu'elle m'a paru belle ! Que ses charmes étaient touchants ! J'aurais donné ma vie pour recueillir une des larmes qui coulaient de ses yeux... « Dorval, vous le savez... » Ces mots retentissent encore dans le fond de mon coeur... Ils ne sortiront pas sitôt de ma mémoire...

280

SCÈNE IV

Dorval, Clairville.

(Dorval est troublé. Il tâche de se remettre, mais il y réussit mal.)

CLAIRVILLE

Excusez mon impatience. Eh bien ! Dorval...

(Clairville, en achevant ces mots, se jette dans le sein de son ami. Il y reste un moment en silence. Dorval verse quelques larmes sur lui ; et Clairville dit, sans se déplacer, d'une voix basse et sanglotante :)

CLAIRVILLE *(qui cherche à lire sur son visage, s'en aperçoit, se méprend et dit :)*

Vous êtes troublé ! Vous ne me parlez point ! Vos yeux se remplissent de larmes ! Je vous entends ; je suis perdu !

285

CLAIRVILLE

Qu'a-t-elle dit ? Quel est mon crime ? Ami, de grâce, achevez-moi.

DORVAL

Que je l'achève !

CLAIRVILLE

Elle m'enfonce un poignard dans le sein ! Et vous, le seul homme qui pût l'arracher peut-être, vous vous éloignez ! Vous m'abandonnez à mon désespoir !... Trahi par ma maîtresse ! Abandonné de mon ami ! Que vais-je devenir ? Dorval, vous ne me dites rien ! Que vous dirai-je ?... Je crains de parler.

290

CLAIRVILLE

Je crains bien plus de vous entendre ; parlez pourtant, je changerai du moins de supplice... votre silence me semble en ce moment le plus cruel de tous.

295

DORVAL *(en hésitant)*

Rosalie...

CLAIRVILLE *(en hésitant)*

Rosalie ?...

DORVAL

Vous me l'aviez bien dit... ne me paraît plus avoir cet empressement qui vous promettait un bonheur si prochain.

CLAIRVILLE

Elle a changé !... Que me reproche-t-elle ?

300

DORVAL

Elle n'a pas changé, si vous voulez... Elle ne vous reproche rien... mais son père.

CLAIRVILLE

Son père a-t-il repris son consentement ?

DORVAL

Non ; mais elle attend son retour... Elle craint... Vous savez mieux que moi qu'une fille bien née craint toujours.

305

CLAIRVILLE

Il n'y a plus de crainte à avoir. Tous les obstacles sont levés. C'était sa mère qui s'opposait à nos vœux, elle n'est plus ; et son père n'arrive que pour m'unir à sa fille, se fixer parmi nous, et finir ses jours tranquillement dans sa patrie, au sein de sa famille, au milieu de ses amis. Si j'en juge par ses lettres, ce respectable vieillard ne sera guère moins affligé que moi. Songez, Dorval, que rien n'a pu l'arrêter ; qu'il a vendu ses habitations, qu'il s'est embarqué avec toute sa fortune, à l'âge de quatre-vingts ans, je crois, sur des mers couvertes de vaisseaux ennemis.

310

DORVAL

Clairville, il faut l'attendre. Il faut tout espérer des bontés du père, de l'honnêteté de la fille, de votre amour et de mon amitié. Le ciel ne permettra pas que des êtres qu'il semble avoir formés pour servir de consolation et d'encouragement à la vertu, soient tous malheureux sans l'avoir mérité.

315

CLAIRVILLE

Vous voulez donc que je vive ?

320

DORVAL

Si je le veux !... Si Clairville pouvait lire au fond de mon âme !... Mais j'ai satisfait à ce que vous exigiez.

CLAIRVILLE

C'est à regret que je vous entends. Allez, mon ami. Puisque vous m'abandonnez dans la triste situation où je suis, je peux tout croire des motifs qui vous rappellent. Il ne me reste plus qu'à vous demander un moment. Ma soeur, alarmée de quelques bruits fâcheux qui se sont ré-

325

pandus ici sur la fortune de Rosalie et sur le retour de son père, est sortie malgré elle. Je lui ai promis que vous ne partiriez point qu'elle ne fût rentrée. Vous ne me refuserez pas de l'attendre.

DORVAL

Y a-t-il quelque chose que Constance ne puisse obtenir de moi ?

330

CLAIRVILLE

Constance, hélas ! J'ai pensé quelquefois... Mais renvoyons ces idées à des temps plus heureux... Je sais où elle est, et je vais hâter son retour.

SCÈNE V

(Il appelle comme un forcené :)

(Il se renverse dans un fauteuil. Il s'abîme dans la rêverie. Il jette ces mots par intervalles :)

(Il crie encore :)

DORVAL *(seul)*

Suis-je assez malheureux !... J'inspire une passion secrète à la soeur de mon ami... J'en prends une insensée pour sa maîtresse ; elle, pour moi... Que fais-je encore dans une maison que je remplis de désordre ? Où est l'honnêteté ! Y en a-t-il dans ma conduite ?... Charles ! Charles !... On ne vient point... Tout m'abandonne... ... Encore, si c'étaient là les premiers malheureux que je fais !... Mais non ; je traîne partout l'infortune... Tristes mortels, misérables jouets des événements... Soyez bien fiers de votre bonheur, de votre vertu !... Je viens ici, j'y porte une âme pure... Oui, car elle l'est encore... J'y trouve trois êtres favorisés du ciel, une femme vertueuse et tranquille, un amant passionné et payé de

335

340

retour, une jeune amante raisonnable et sensible... La femme vertueuse a perdu sa tranquillité. Elle nourrit dans son coeur une passion qui la tourmente. L'amant est désespéré. Sa maîtresse devient inconstante, et n'en est que plus malheureuse... Quel plus grand mal eût fait un scélérat ?... Ô toi qui conduis tout, qui m'as conduit ici, te chargeras-tu de te justifier ?... Je ne sais où j'en suis. Charles ! Charles !

345

SCÈNE VI

Dorval, Charles, Sylvestre.

(Il sort.)

CHARLES

Monsieur, les chevaux sont mis. Tout est prêt.

350

SYLVESTRE *(entre)*

Madame vient de rentrer. Elle va descendre.

DORVAL

Constance ?

(Il sort. Charles rentre, et dit à Dorval, qui, l'air sombre et les bras croisés, l'écoute et le regarde.)

SYLVESTRE

Oui, monsieur.

(À Force de chercher, il trouve la lettre, et la donne à Dorval.)

CHARLES *(en cherchant dans ses poches)*

Monsieur... Vous me troublez aussi, avec vos impatiences... Non, il semble que le bon sens se soit enfui de cette maison... Dieu veuille que nous le rattrapions en route !... Je ne pensais plus que j'avais une lettre ;
et maintenant que j'y pense, je ne la trouve plus. 355

(Charles sort.)

DORVAL

Et donne donc.

SCÈNE VII

(Après avoir lu d'une voix entrecoupée, et dans un trouble extrême, il se jette dans un fauteuil. Il garde un moment le silence. Tournant ensuite des yeux égarés et distraits sur la lettre, qu'il tient d'une main tremblante, il en relit quelques mots :)

(En se levant.)

(Après un moment de silence, il se lève, mais avec peine. Il s'approche lentement d'une table. Il écrit quelques lignes pénibles ; mais, tout au travers de son écriture, arrive Charles, en criant :)

DORVAL *(seul. Il lit)*

« La honte et le remords me poursuivent... Dorval, vous connaissez les lois de l'innocence... Suis-je criminelle ?... Sauvez-moi !... Hélas ! En est-il temps encore ?... Que je plains mon père !... Mon père !... Et Clairville, je donnerais ma vie pour lui... Adieu, Dorval : je donnerais pour vous mille vies... Adieu !... Vous vous éloignez, et je vais mourir de douleur. »
« La honte et le remords me poursuivent. » C'est à moi de rougir, d'être déchiré... « Vous connaissez les lois de l'innocence ?... » Je les connus 360

autrefois... « Suis-je criminelle ?... « Non, c'est moi qui le suis... « Vous vous éloignez, et je vais mourir... « Ô ciel ! Je succombe !... Arrachons-nous d'ici... je veux... je ne puis... ma raison se trouble... dans quelles ténèbres suis-je tombé ?... Ô Rosalie ! Ô vertu ! Ô tourment !

SCÈNE VIII

Dorval, Charles.

370

(Dorval quitte la table où il écrit, laisse sa lettre à moitié, se jette sur son épée, qu'il trouve sur un fauteuil, et vole au secours de son ami. Dans ces mouvements, Constance survient, et demeure fort surprise de se voir laisser seule par le maître et par le valet.)

CHARLES

Monsieur, au secours. On assassine... Clairville...

SCÈNE IX

(Elle approche de la table, et aperçoit la lettre à demi écrite.)

(Elle prend la lettre et la lit.)

(Elle se promène agitée.)

(Elle sort de la scène avec quelque précipitation.)

CONSTANCE *(seule)*

Que veut dire cette fuite ?... Il a dû m'attendre. J'arrive, il disparaît... Dorval, vous me connaissez mal... J'en peux guérir... Une lettre ! « Je vous aime, et je fuis... hélas ! Beaucoup trop tard... Je suis l'ami de Clairville... Les devoirs de l'amitié, les lois sacrées de l'hospitalité ?... »

375

Ciel ! Quel est mon bonheur !... Il m'aime... Dorval, vous m'aimez...
Non, vous ne partirez point... Vos craintes sont frivoles... Votre délicatesse est vaine... Vous avez ma tendresse... Vous ne connaissez ni Constance ni votre ami... Non, vous ne les connaissez pas... Mais peut-être qu'il s'éloigne, qu'il fuit au moment où je parle ?

380

ACTE III

SCÈNE I

Dorval, Clairville.

(Ils rentrent le chapeau sur la tête. Dorval remet le sien avec son épée sur le fauteuil.)

CLAIRVILLE

Soyez assuré que ce que j'ai fait, tout autre l'eût fait à ma place.

DORVAL

Je le crois. Mais je connais Clairville ; il est vif.

CLAIRVILLE

J'étais trop affligé pour m'offenser légèrement... Mais que pensez-vous de ces bruits qui avaient appelé Constance chez son amie ?

385

DORVAL

Il ne s'agit pas de cela.

CLAIRVILLE

Pardonnez-moi. Les noms s'accordent ; on parle d'un vaisseau pris, d'un vieillard appelé Merian...

DORVAL

De grâce, laissons pour un moment ce vaisseau, ce vieillard, et venons à votre affaire. Pourquoi me taire une chose dont tout le monde s'entretient à présent et qu'il faut que j'apprenne ? J'aimerais mieux qu'un autre vous la dit. 390

DORVAL

Je n'en veux croire que vous.

CLAIRVILLE

Puisque absolument vous voulez que je parle ; il s'agissait de vous.

DORVAL

De moi ? 395

CLAIRVILLE

De vous. Ceux contre lesquels vous m'avez secouru sont deux méchants et deux lâches. L'un s'est fait chasser de chez Constance pour des noirs ; l'autre eut, pour quelque temps, des vues sur Rosalie. Je les trouve chez cette femme que ma soeur venait de quitter. Ils parlaient de votre départ ; car tout se sait ici. Ils doutaient s'il fallait m'en féliciter ou m'en plaindre. Ils en étaient également surpris. 400

DORVAL

Pourquoi surpris ?

CLAIRVILLE

C'est, disait l'un, que ma soeur vous aime.

DORVAL

Ce discours m'honore.

CLAIRVILLE

L'autre, que vous aimez ma maîtresse.

405

DORVAL

Moi ?

CLAIRVILLE

Vous.

DORVAL

Rosalie ? Rosalie.

DORVAL

Clairville, vous croiriez...

(Dorval s'agite.)

CLAIRVILLE

Je vous crois incapable d'une trahison. Jamais un sentiment bas n'entra
dans l'âme de Dorval, ni un soupçon injurieux dans l'esprit de Clair-
ville.

410

DORVAL

Clairville, épargnez-moi.

(Clairville regardant Dorval avec ces yeux, Dorval ne peut les soutenir. Il détourne la tête et se couvre le visage avec les mains.)

(Dorval est tourmenté.)

CLAIRVILLE

Je vous rends justice. Aussi, tournant sur eux des regards d'indignation et de mépris ? je leur fis entendre qu'on portait en soi le germe des bassesses dont on était si prompt à soupçonner autrui ; et que partout où j'étais, je prétendais qu'on respectât ma maîtresse, ma soeur et mon ami... Vous m'approuvez, je pense.

415

DORVAL

Je ne peux vous blâmer... Non... Mais...

CLAIRVILLE

Ce discours ne demeura pas sans réponse. Ils sortent. Je sors. Ils m'attaquent...

420

DORVAL

Et vous périssiez, si je n'étais accouru ?...

CLAIRVILLE

Il est certain que je vous dois la vie.

DORVAL

C'est-à-dire qu'un moment plus tard je devenais votre assassin.

CLAIRVILLE

Vous n'y pensez pas ; vous perdiez votre ami, mais vous restiez toujours
vous-même. Pouviez-vous prévenir un indigne soupçon ?⁴²⁵

DORVAL

Peut-être.

CLAIRVILLE

Empêcher d'injurieux propos ?

DORVAL

Peut-être.

CLAIRVILLE

Que vous êtes injuste envers vous !

430

DORVAL

Que l'innocence et la vertu sont grandes, et que le vice obscur est petit
devant elles !

SCÈNE II

Dorval, Clairville, Constance.

CONSTANCE

Dorval... mon frère... dans quelles inquiétudes vous nous jetez !... Vous m'en voyez encore toute tremblante ; et Rosalie en est à moitié morte.

435

(Dorval se contraint subitement.)

DORVAL ET CLAIRVILLE

Rosalie !

CLAIRVILLE

J'y vais ; j'y cours.

CONSTANCE *(l'arrêtant par le bras)*

Elle est avec Justine ; je l'ai vue, je la quitte ; n'en soyez point inquiet.

CLAIRVILLE

Je le suis d'elle... Je le suis de Dorval... Il est d'un sombre qui ne se conçoit pas... au moment où il sauve la vie à son ami !... Mon ami, si vous avez quelques chagrins, pourquoi ne pas les répandre dans le sein d'un homme qui partage tous vos sentiments ; qui, s'il était heureux, ne vivrait que pour Dorval et pour Rosalie ?

440

(Clairville prend la lettre et la lit. Dorval, qui reconnaît cette lettre pour celle qu'il écrivait à Rosalie, s'écrie :)

CONSTANCE *(tirant une lettre de son sein, la donne à son frère et lui dit :)*

Tenez, mon frère, voilà son secret, le mien ; et le sujet apparemment de sa mélancolie.

445

DORVAL

Juste ciel ! C'est ma lettre !

(À chacun de ces mots, Dorval s'agite et se tourmente.)

CONSTANCE

Oui, Dorval, vous ne partez plus. Je sais tout ; tout est arrangé... Quelle délicatesse vous rendait ennemi de notre bonheur ?... Vous m'aimiez !... Vous m'écriviez !... Vous fuyez !...

(Bas.)

DORVAL

Il le fallait ; il le faut encore ; un sort cruel me poursuit. Madame, cette lettre... Ciel ! Qu'allais-je dire ?

450

CLAIRVILLE

Qu'ai-je lu ? Mon ami, mon libérateur va devenir mon frère ! Quel surcroît de bonheur et de reconnaissance !

CONSTANCE

Aux transports de sa joie, reconnaissez enfin la vérité de ses sentiments et l'injustice de votre inquiétude. Mais quel motif ignoré peut encore suspendre les vôtres ? Dorval, si j'ai votre tendresse, pourquoi n'ai-je pas aussi votre confiance ? Dorval, d'un ton triste et avec un air abattu. Clairville !

455

CLAIRVILLE

Mon ami, vous êtes triste.

DORVAL

Il est vrai.

460

(Dorval continuant toujours de se taire, Constance ajoute :)

CONSTANCE

Parlez, ne vous contraignez plus... Dorval, prenez quelque confiance en votre ami. Mais je vois que ma présence vous gêne ; je vous laisse avec lui.

SCÈNE III

Dorval, Clairville.

(Dorval écoute la tête penchée et les bras croisés.)

CLAIRVILLE

Dorval, nous sommes seuls... Auriez-vous douté si j'approuverais
l'union de Constance avec vous ?... Pourquoi m'avoir fait un mystère de
votre penchant ? J'excuse Constance, c'est une femme... Mais vous !...
Vous ne me répondez pas. Auriez-vous craint que ma soeur, instruite
des circonstances de votre naissance...

465

DORVAL *(sans changer de posture, seulement en tournant la tête vers Clairville)*

Clairville, vous m'offensez. Je porte une âme trop haute pour concevoir
de pareilles craintes. Si Constance était capable de ce préjugé, j'ose le
dire, elle ne serait pas digne de moi.

470

CLAIRVILLE

Pardonnez, mon cher Dorval. La tristesse opiniâtre où je vous vois plongé, quand tout paraît seconder vos vœux...

DORVAL *(bas et avec amertume)*

Oui, tout me réussit singulièrement.

475

CLAIRVILLE

Cette tristesse m'agite, me confond et porte mon esprit sur toutes sortes d'idées. Un peu plus de confiance de votre part m'en épargnerait beaucoup de fausses... Mon ami, vous n'avez jamais eu d'ouverture avec moi... Dorval ne connaît point ces doux épanchements... Son âme renfermée... Mais enfin, vous aurais-je compris ? Auriez-vous appréhendé que, privé, par un second mariage de Constance, de la moitié d'une fortune, à la vérité peu considérable, mais qu'on me croyait assurée, je ne fusse plus assez riche pour épouser Rosalie ?

480

DORVAL *(tristement)*

La voilà, cette Rosalie !... Clairville, songez à soutenir l'impression que votre péril a dû faire sur elle.

485

SCÈNE IV

Dorval, Clairville, Rosalie, Justine.

CLAIRVILLE *(se hâtant d'aller au-devant de Rosalie)*

Est-il bien vrai que Rosalie ait craint de me perdre ; qu'elle ait tremblé pour ma vie ? Que l'instant où j'allais périr me serait cher, s'il avait ralumé dans son coeur une étincelle d'intérêt !

ROSALIE

Il est vrai que votre imprudence m'a fait frémir.

490

(Il veut baiser la main de Rosalie, qui la retire.)

CLAIRVILLE

Que je suis fortuné !

ROSALIE

Arrêtez, monsieur. Je sens toute l'obligation que nous avons à Dorval. Mais je n'ignore pas que, de quelque manière que se terminent ces événements pour un homme, les suites en sont toujours fâcheuses pour une femme.

495

DORVAL

Mademoiselle, le hasard nous engage ; et l'honneur a ses lois.

CLAIRVILLE

Rosalie, je suis au désespoir de vous avoir déplu. Mais n'accablez pas l'amant le plus soumis et le plus tendre. Ou si vous l'avez résolu, du moins n'affligez pas davantage un ami qui serait heureux sans votre injustice. Dorval aime Constance. Il en est aimé. Il partait. Une lettre surprise a tout découvert... Rosalie, dites un mot, et nous allons tous être unis d'un lien éternel, Dorval à Constance, Clairville à Rosalie ; un mot ! Et le ciel reverra ce séjour avec complaisance.

500

ROSALIE *(tombant dans un fauteuil)*

Je me meurs.

(Clairville tombe aux genoux de Rosalie.)

DORVAL ET CLAIRVILLE

Ô ciel ! Elle se meurt.

505

DORVAL? APPELLE LES DOMESTIQUES

Charles, Sylvestre, Justine ! Justine, secourant sa maîtresse. Vous voyez, mademoiselle... vous avez voulu sortir... je vous l'avais prédit...

ROSALIE *(revenant à elle et se levant)*

Allons, Justine.

CLAIRVILLE VEUT LUI DONNER LE BRAS ET LA SOUTENIR

Rosalie...

ROSALIE

Laissez-moi... Je vous hais... Laissez-moi, vous dis-je.

510

SCÈNE V

Dorval, Clairville.

(Clairville quitte Rosalie. Il est comme un fou. Il va, il vient, il s'arrête. Il soupire de douleur, de fureur. Il s'appuie les coudes sur le dos d'un fauteuil, la tête sur ses mains, et les poings dans les yeux. Le silence dure un moment. Enfin il dit :)

(Il pousse l'accent inarticulé du désespoir ; il se promène avec agitation, et il répète sous différentes sortes de déclamations violentes :)

(Il se jette dans un fauteuil. Il y demeure un moment en silence. Puis il dit d'un ton sourd et bas :)

*(Il se tait encore un moment. Il se lève, il se promène. Il paraît s'être un peu
tranquillisé. Il dit :)*

(Charles entre. Clairville se promène.)

CLAIRVILLE

En est-ce assez ?... Voilà donc le prix de mes inquiétudes ! Voilà le fruit de toute ma tendresse ! Laissez-moi. Je vous hais. Ah ! Laissez-moi, je vous hais. Elle me hait !... Et qu'ai-je fait pour qu'elle me haïsse ? Je l'ai trop aimée. Oui, je lui suis odieux. Je le vois. Je le sens. Dorval, vous êtes mon ami. Faut-il se détacher d'elle... et mourir ? Parlez. Décidez de mon sort. 515

SCÈNE VI

Dorval, Clairville, Charles.

CHARLES *(en tremblant, à Clairville qu'il voit agité)*

Monsieur...

CLAIRVILLE *(le regardant de côté)*

Eh bien ? 520

CHARLES

Il y a là-bas un inconnu qui demande à parler à quelqu'un.

CLAIRVILLE *(brusquement)*

Qu'il attende.

CHARLES *(toujours en tremblant, et fort bas)*

C'est un malheureux, et il y a longtemps qu'il attend.

(Dorval, Clairville, Justine, Sylvestre, André, et les autres domestiques de la maison, attirés par la curiosité et diversement répandus sur la scène. Justine arrive un peu plus tard que les autres.)

CLAIRVILLE *(avec impatience)*

Qu'il entre.

CLAIRVILLE *(un peu brusquement)*

Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

525

ANDRÉ

Monsieur, je m'appelle André. Je suis au service d'un honnête vieillard. J'ai été le compagnon de ses infortunes ; et je venais annoncer son retour à sa fille.

CLAIRVILLE

À Rosalie ?

ANDRÉ

Oui, monsieur.

530

CLAIRVILLE

Encore des malheurs ! Où est votre maître ? Qu'en avez-vous fait ?

ANDRÉ

Rassurez-vous, monsieur. Il vit. Il arrive. Je vous instruirai de tout, si j'en ai la force, et si vous avez la bonté de m'entendre.

CLAIRVILLE

Parlez.

ANDRÉ

Nous sommes partis, mon maître et moi, sur le vaisseau l'Apparent, de la rade du Fort-Royal, le six du mois de juillet. Jamais mon maître n'avait eu plus de santé ni montré tant de joie. Tantôt le visage tourné où les vents semblaient nous porter, il élevait ses mains au ciel, et lui demandait un prompt retour. Tantôt me regardant avec des yeux remplis d'espérance, il disait : « André, encore quinze jours, et je verrai mes enfants, et je les embrasserai ; et je serai heureux une fois du moins avant que de mourir. »

CLAIRVILLE *(touché, à Dorval)*

Vous entendez. Il m'appelait déjà du doux nom de fils. Eh bien ! André ?

ANDRÉ

Monsieur, que vous dirai-je ? Nous avons eu la navigation la plus heureuse. Nous touchions aux côtes de la France. Échappés aux dangers de la mer, nous avons salué la terre par mille cris de joie ; et nous nous embrassions les uns les autres, commandants, officiers, passagers, matelots, lorsque nous sommes approchés par des vaisseaux qui nous crient, la paix, la paix, abordés à la faveur de ces cris perfides, et faits prisonniers. Dorval et Clairville, en marquant leur surprise et leur douleur chacun par l'action qui convient à son caractère. Prisonniers !

(André s'arrête ici un moment pour pleurer.)

ANDRÉ

Que devint alors mon maître ! Des larmes coulaient de ses yeux. Il poussait de profonds soupirs. Il tournait ses regards, il étendait ses bras, son âme semblait s'élancer vers les rivages d'où nous nous éloignons. Mais à peine les eûmes-nous perdus de vue, que ses yeux se séchèrent, son coeur se serra, sa vue s'attacha sur les eaux ; il tomba dans une douleur sombre et morne qui me fit trembler pour sa vie. Je lui présentai plusieurs fois du pain et de l'eau, qu'il repoussa. Cependant nous arrivons dans le port ennemi... Dispensez-moi de vous dire le reste... Non, je ne pourrai jamais.

560

CLAIRVILLE

André, continuez.

ANDRÉ

On me dépouille. On charge mon maître de liens. Ce fut alors que je ne pus retenir mes cris. Je l'appelai plusieurs fois : « mon maître, mon cher maître. » Il m'entendit, me regarda, laissa tomber ses bras tristement, se retourna, et suivit, sans parler, ceux qui l'environnaient... Cependant on me jette, à moitié nu, dans le lieu le plus profond d'un bâtiment, pêle-mêle avec une foule de malheureux abandonnés impitoyablement, dans la fange, aux extrémités terribles de la faim, de la soif et des maladies. Et pour vous peindre en un mot toute l'horreur du lieu, je vous dirai qu'en un instant j'y entendis tous les accents de la douleur, toutes les voix du désespoir, et que, de quelque côté que je regardasse, je voyais mourir.

570

CLAIRVILLE

Voilà donc ces peuples dont on nous vante la sagesse, qu'on nous propose sans cesse pour modèles ! C'est ainsi qu'ils traitent les hommes !

DORVAL

Combien l'esprit de cette nation généreuse a changé !

ANDRÉ

Il y avait trois jours que j'étais confondu dans cet amas de morts et de mourants, tous français, tous victimes de la trahison, lorsque j'en fus tiré. On me couvrit de lambeaux déchirés, et l'on me conduisit, avec quelques-uns de mes malheureux compagnons, dans la ville, à travers des rues pleines d'une populace effrénée, qui nous accablait d'imprécations et d'injures, tandis qu'un monde tout à fait différent, que le tumulte avait attiré aux fenêtres, faisait pleuvoir sur nous l'argent et les secours.

DORVAL

Quel mélange incroyable d'humanité, de bienfaisance et de barbarie !

ANDRÉ

Je ne savais si l'on nous conduisait à la liberté, ou si l'on nous conduisait au supplice.

CLAIRVILLE

Et votre maître, André ?

(Une petite pause.)

(Ici les domestiques poussent un cri de douleur. Clairville ne peut plus contenir la sienne. Dorval fait signe à André de s'arrêter un moment. André s'arrête. Puis, il continue, en sanglotant :)

ANDRÉ

J'allais à lui ; c'était le premier des bons offices d'un ancien correspondant qu'il avait informé de notre malheur. J'arrivai à une des prisons de la ville. On ouvrit les portes d'un cachot obscur où je descendis. Il y avait déjà quelque temps que j'étais immobile dans ces ténèbres, lorsque je fus frappé d'une voix mourante qui se faisait entendre, et qui disait en s'éteignant : « André, est-ce toi ? Il y a longtemps que je t'attends. » Je courus à l'endroit d'où venait cette voix, et je rencontrai des bras nus qui cherchaient dans l'obscurité. Je les saisis. Je les baisai. Je les baignai de larmes. C'étaient ceux de mon maître. Il était nu. Il était étendu sur la terre humide... « Les malheureux qui sont ici, me dit-il à voix basse, ont abusé de mon âge et de ma faiblesse, pour m'arracher le pain, et pour m'ôter ma paille. » Cependant je me dépouille de mes lambeaux, et je les étends sous mon maître, qui bénissait d'une voix expirante la bonté du ciel...

600

DORVAL *(bas, à part, et avec amertume)*

Qui le faisait mourir dans le fond d'un cachot, sur les haillons de son valet !

ANDRÉ

Je me souvins alors des aumônes que j'avais reçues. J'appelai du secours, et je ranimai mon vieux et respectable maître. Lorsqu'il eut un peu repris ses forces, « André, me dit-il, aie bon courage ; tu sortiras d'ici. Pour moi, je sens, à ma faiblesse, qu'il faut que j'y meure. » Alors je sentis ses bras se passer autour de mon cou, son visage s'approcher du mien, et ses pleurs couler sur mes joues. « Mon ami, me dit-il et ce fut ainsi qu'il m'appela souvent, tu vas recevoir mes derniers soupirs ; tu porteras mes dernières paroles à mes enfants. Hélas ! C'était de moi qu'ils devaient les entendre ! »

605

610

CLAIRVILLE *(regardant Dorval et pleurant)*

Ses enfants !

ANDRÉ

Il m'avait dit, pendant la traversée, qu'il était né français ; qu'il ne s'appelait point Mérian ; qu'en s'éloignant de sa patrie, il avait quitté son nom de famille, pour des raisons que je saurais un jour. Hélas ! Il ne croyait pas ce jour si prochain ! Il soupirait, et j'en allais apprendre davantage, lorsque nous entendîmes notre cachot s'ouvrir. On nous appela ; c'était cet ancien correspondant qui nous avait réunis, et qui venait nous délivrer. Quelle fut sa douleur, lorsqu'il jeta ses regards sur un vieillard qui ne lui paraissait plus qu'un cadavre palpitant ! Des larmes tombèrent de ses yeux ; il se dépouilla ; il le couvrit de ses vêtements, et nous allâmes nous établir chez cet hôte, et y recevoir toutes les marques possibles d'humanité. On eût dit que cette honnête famille rougissait en secret de la cruauté et de l'injustice de la nation.

DORVAL

Rien n'humilie donc autant que l'injustice !

(On garde ici un assez long silence, après lequel André dit ce qui suit. Cependant, Dorval, rêveur, se promène vers le fond du salon.)

(Ici Dorval se retourne du côté d'André, et lui donne attention.)

(Dorval continue de se promener en rêvant.)

ANDRÉ *(s'essuyant les yeux, et reprenant un air tranquille)*

Bientôt mon maître reprit de la santé et des forces. On lui offrit des secours ; et je présume qu'il en accepta ; car, au sortir de la prison, nous n'avions pas de quoi avoir un morceau de pain. Tout s'arrangea pour

notre retour ; et nous étions prêts à partir, lorsque mon maître me tirant à l'écart. Non, je ne l'oublierai de ma vie ! Me dit : « André, n'as-tu plus 630 rien à faire ici ? » Non, monsieur, lui répondis-je... » et nos compatriotes que nous avons laissés dans la misère d'où la bonté du ciel nous a tirés, tu n'y penses donc plus ? Tiens, mon enfant ; va leur dire adieu. « J'y cours. Hélas ! De tant de misérables, il n'en restait qu'un petit nombre, si exténués, si proches de leur fin, que la plupart n'avaient pas 635 la force de tendre la main pour recevoir. Voilà, monsieur, tout le détail de notre malheureux voyage. J'ai laissé mon maître à Paris pour y prendre un peu de repos. Il s'était fait une grande joie d'y retrouver un ami. Mais cet ami est absent depuis plusieurs mois ; et mon maître comptait me suivre de près.

640

CLAIRVILLE

Avez-vous vu Rosalie ?

ANDRÉ

Non, monsieur. Je ne lui apporte que de la douleur, et je n'ai pas osé paraître devant elle.

(Tous les domestiques s'emparent d'André et l'emmènent.)

CLAIRVILLE

André, allez vous reposer. Sylvestre, je vous le recommande... qu'il ne lui manque rien.

645

SCÈNE VIII

Dorval, Clairville.

(Après un silence, pendant lequel Dorval est resté immobile, la tête baissée, l'air pensif et les bras croisés. C'est assez son attitude ordinaire, et Clairville s'est promené avec agitation.)

CLAIRVILLE

Eh bien ! Mon ami, ce jour n'est-il pas fatal pour la probité ? Et croyez-vous qu'à l'heure que je vous parle, il y ait un seul honnête homme heureux sur la terre ?

DORVAL

Vous voulez dire un seul méchant ; mais, Clairville, laissons la morale ;
on en raisonne mal, quand on croit avoir à se plaindre du ciel... Quels
sont maintenant vos desseins ? 650

CLAIRVILLE

Vous voyez toute l'étendue de mon malheur : j'ai perdu le coeur de Rosalie. Hélas ! C'est le seul bien que je regrette. Je n'ose soupçonner que la médiocrité de ma fortune soit la raison secrète de son inconstance ;
mais si cela est, à quelle distance n'est-elle pas de moi, à présent qu'elle
est réduite elle-même à une fortune assez bornée ! S'exposera-t-elle,
pour un homme qu'elle n'aime plus, à toutes les suites d'un état presque
indigent ? Moi-même, irai-je l'en solliciter ? Le puis-je ? Le dois-je ? Son
père va devenir pour elle un surcroît onéreux. Il est incertain qu'il
veuille m'accorder sa fille. Il est presque évident qu'en l'acceptant,
j'achèverais de la ruiner. Voyez et décidez. 660

DORVAL

Cet André a jeté le trouble dans mon âme. Si vous saviez les idées qui me sont venues pendant son récit... Ce vieillard... ses discours... son caractère... ce changement de nom... Mais laissez-moi dissiper un soupçon⁶⁶⁵ qui m'obsède et penser à votre affaire.

CLAIRVILLE

Songez, Dorval, que le sort de Clairville est entre vos mains.

SCÈNE IX

(Il tombe presque sans sentiment dans un fauteuil ; il se relève ensuite et il dit :)

(Il soupire.)

(Il appelle Charles.)

(Il se met à une table et il écrit.)

DORVAL *(seul)*

Quel jour d'amertume et de trouble ! Quelle variété de tourments ! Il semble que d'épaisses ténèbres se forment autour de moi et couvrent ce coeur accablé sous mille sentiments douloureux !... Ô ciel ! Ne m'accorderas-tu pas un moment de repos !... Le mensonge, la dissimulation me sont en horreur ; et dans un instant, j'en impose à mon ami, à sa soeur, à Rosalie... Que doit-elle penser de moi ?... Que déciderai-je de son amant ?... Quel parti prendre avec Constance ?... Dorval, cesseras-tu, continueras-tu d'être homme de bien ?... Un événement imprévu a ruiné Rosalie ; elle est indigente. Je suis riche, je l'aime, j'en suis aimé.⁶⁷⁰ Clairville ne peut l'obtenir... Sortez de mon esprit, éloignez-vous de⁶⁷⁵

mon coeur, illusions honteuses ! Je peux être le plus malheureux des hommes, mais je ne me rendrai pas le plus vil... Vertu ! Douce et cruelle idée ! Chers et barbares devoirs !... Amitié qui m'enchaîne et me déchire, vous serez obéie ! Ô vertu ! Qu'es-tu, si tu n'exiges aucun sacrifice ? Amitié, tu n'es qu'un vain nom, si tu n'imposes aucune loi... 680

Clairville épousera donc Rosalie. Non, je n'enlèverai point à mon ami sa maîtresse ; je ne me dégraderai point jusque-là, mon coeur m'en répond. Malheur à celui qui n'écoute point la voix de son coeur !... Mais 685

Clairville n'a point de fortune ; Rosalie n'en a plus... Il faut écarter ces obstacles. Je le puis ; je le veux. Y a-t-il quelque peine dont un acte généreux ne console ? Ah ! Je commence à respirer !... Si je n'épouse point Rosalie, qu'ai-je besoin de fortune ? Quel plus digne usage que d'en disposer en faveur de deux êtres qui me sont chers ? Hélas ! À bien juger, 690

ce sacrifice si peu commun n'est rien... Clairville me devra son bonheur ! Rosalie me devra son bonheur ! Le père de Rosalie me devra son bonheur !... Et Constance ?... Elle entendra de moi la vérité ; elle me connaîtra ; elle tremblera pour la femme qui oserait s'attacher à ma destinée... en rendant le calme à tout ce qui m'environne, je trouverai sans 695

doute un repos qui me fuit ?... Dorval, pourquoi souffres-tu donc ? Pourquoi suis-je déchiré ? Ô vertu ! N'ai-je point encore assez fait pour toi ! Mais Rosalie ne voudra point accepter de moi sa fortune. Elle connaît trop le prix de cette grâce, pour l'accorder à un homme qu'elle doit haïr, mépriser... Il faudra donc la tromper !... Et si je m'y résous, 700

comment y réussir ? Prévenir l'arrivée de son père ?... Faire répandre, par les papiers publics, que le vaisseau qui portait sa fortune était assuré ?... Lui envoyer par un inconnu la valeur de ce qu'elle a perdu ?... Pourquoi non ? Le moyen est naturel ; il me plaît ; il ne faut qu'un peu de célérité. Charles ! 705

ACTE III · SCÈNE IX

SCÈNE X

Dorval, Charles.

DORVAL LUI DONNE UN BILLET ET DIT :

À Paris, chez mon banquier.

ACTE IV

SCÈNE I

Rosalie, Justine.

JUSTINE

Eh bien ! Mademoiselle, vous avez voulu voir André ; vous l'avez vu.
Monsieur votre père arrive ; mais vous voilà sans fortune.

710

ROSALIE *(un mouchoir à la main)*

Que puis-je contre le sort ? Mon père survit. Si la perte de sa fortune n'a pas altéré sa santé, le reste n'est rien.

JUSTINE

Comment, le reste n'est rien ?

ROSALIE

Non, Justine ; je connaîtrai l'indigence ; il y a de plus grands maux.

JUSTINE

Ne vous y trompez pas, mademoiselle ; il n'y en a point qui lasse plus vite.

715

ROSALIE

Avec des richesses, serais-je moins à plaindre ?... C'est dans une âme innocente et tranquille que le bonheur habite ; et cette âme, Justine, je l'avais.

JUSTINE

Et Clairville y régnait.

720

(En se levant.)

ROSALIE *(assise et pleurant)*

Amant qui m'étais alors si cher ! Clairville que j'estime et que je désespère ! Ô toi à qui un bien moins digne a ravi toute ma tendresse, te voilà bien vengé ! Je pleure ; et l'on se rit de mes larmes. Justine, que penses-tu de ce Dorval ?... Le voilà donc, cet ami si tendre, cet homme si vrai, ce mortel si vertueux. Il n'est, comme les autres, qu'un méchant qui se joue de ce qu'il y a de plus sacré, l'amour, l'amitié, la vertu, la vérité !... Que je plains Constance ! Il m'a trompée ; il peut bien la tromper aussi... Mais j'entends quelqu'un... Justine, si c'était lui !

725

JUSTINE

Mademoiselle, ce n'est personne.

ROSALIE SE RASSIED ET DIT :

Qu'ils sont méchants, ces hommes ! Et que nous sommes simples !... Vois, Justine, comme dans leur cœur la vérité est à côté du parjure ; comme l'élévation y touche à la bassesse !... Ce Dorval qui expose sa vie pour son ami, c'est le même qui le trompe, qui trompe sa soeur, qui se prend pour moi de tendresse. Mais pourquoi lui reprocher de la ten-

730

dresse ? C'est mon crime ; le sien est une fausseté qui n'eut jamais d'exemple.

735

SCÈNE II

Rosalie, Constance.

ROSALIE (*allant au-devant de Constance*)

Ah ! Madame ! En quel état vous me surprenez !

CONSTANCE

Je viens partager votre peine.

ROSALIE

Puissiez-vous toujours être heureuse !

740

CONSTANCE S'ASSIED (*fait asseoir Rosalie à côté d'elle et lui prend les deux mains*)

Rosalie, je ne demande que la liberté de m'affliger avec vous. J'ai longtemps éprouvé l'incertitude des choses de la vie ; et vous savez si je vous aime.

ROSALIE

Tout a changé, tout s'est détruit en un moment.

CONSTANCE

Constance vous reste... et Clairville.

745

ROSALIE

Je ne peux m'éloigner trop tôt d'un séjour où ma douleur est importune.

CONSTANCE

Mon enfant, prenez garde ; le malheur vous rend injuste et cruelle ; mais ce n'est point à vous que j'en dois faire le reproche. Dans le sein du bonheur, j'oubliai de vous préparer aux revers. Heureuse, j'ai perdu de vue les malheureux. J'en suis bien punie ; c'est vous qui m'en rapprochez... mais votre père ! 750

ROSALIE

Je lui ai déjà coûté bien des larmes !... Madame, vous serez mère un jour... que je vous plains !...

CONSTANCE

Rosalie, rappelez-vous la volonté de votre tante ; ses dernières paroles me confiaient votre bonheur... Mais ne parlons point de mes droits ; c'est une marque d'estime que j'attends : jugez combien un refus pourrait m'offenser !... Rosalie, ne détachez point votre sort du mien. Vous connaissez Dorval. Il vous aime. Je lui demanderai Rosalie. Je l'obtiendrai ; et ce gage sera pour moi le premier et le plus doux de sa tendresse. 755
760

ROSALIE *(dégage avec vivacité ses mains de celles de Constance, se lève avec une sorte d'indignation et dit :)*

Dorval !

CONSTANCE

Vous avez toute son estime.

ROSALIE

Un étranger !... Un inconnu !... Un homme qui n'a paru qu'un moment parmi nous !... Dont on n'a jamais nommé les parents !... Dont la vertu peut être feinte !... Madame, pardonnez... J'oubliais... Vous le connaissez, bien, sans doute ?... ⁷⁶⁵

CONSTANCE

Il faut vous pardonner ; vous êtes dans la nuit ; mais souffrez que je vous fasse luire un rayon d'espérance.

(Constance sourit tristement.)

ROSALIE

J'ai espéré, j'ai été trompée, je n'espérerai plus. Hélas ! Si Constance eût été seule, retirée comme autrefois ; peut-être... encore, n'est-ce qu'une idée vaine qui nous aurait trompées toutes deux. Notre amie devient malheureuse ; on craint de se manquer à soi-même ; un premier mouvement de générosité nous emporte. Mais le temps ! Le temps !... Madame, les malheureux sont fiers, importuns, ombrageux ; on s'accoutume peu à peu au spectacle de leur douleur ; bientôt on s'en lasse ; épargnons-nous des torts réciproques. J'ai tout perdu : sauvons du moins notre amitié du naufrage... il me semble que je dois déjà quelque chose à l'infortune... toujours soutenue de vos conseils, Rosalie n'a rien fait encore dont elle puisse s'honorer à ses propres yeux. Il est temps qu'elle apprenne ce dont elle sera capable, instruite par Constance et par les malheurs. Lui envieriez-vous le seul bien qui lui reste, celui de se connaître elle-même ? ⁷⁷⁰
⁷⁷⁵
⁷⁸⁰

CONSTANCE

Rosalie, vous êtes dans l'enthousiasme ; méfiez-vous de cet état. Le premier effet du malheur est de raidir une âme ; le dernier est de la briser...

vous qui craignez tout du temps pour vous et pour moi, n'en craignez-
vous rien pour vous seule ?... Songez, Rosalie, que l'infortune vous rend
sacrée. S'il m'arrivait jamais de manquer de respect au malheur, rappe-
lez-moi, faites-moi rougir pour la première fois... Mon enfant, j'ai vécu,
j'ai souffert ; je crois avoir acquis le droit de présumer quelque chose de
moi : cependant je ne vous demande que de compter autant sur mon
amitié que sur votre courage... Si vous vous promettez tout de vous-
même et que vous n'attendiez rien de Constance, ne serez-vous pas in-
juste ?... Mais les idées de bienfait et de reconnaissance vous effraye-
raient-elles ?... Rendez votre tendresse à mon frère, et c'est moi qui vous
devrai tout.

785

790

795

(Dorval entre.)

ROSALIE

Madame, voilà Dorval... Permettez que je m'éloigne... J'ajouterais si peu
de chose à son triomphe.

CONSTANCE

Rosalie... Dorval, retenez cette enfant... mais, elle nous échappe.

SCÈNE III

Constance, Dorval.

DORVAL

Madame, laissons-lui le triste plaisir de s'affliger sans témoins.

800

CONSTANCE

C'est à vous à changer son sort. Dorval, le jour de mon bonheur peut
devenir le commencement de son repos.

DORVAL

Madame, souffrez que je vous parle librement ; qu'en vous confiant ses plus secrètes pensées, Dorval s'efforce d'être digne de ce que vous faîtes pour lui ; et que du moins il soit plaint et regretté.

805

CONSTANCE

Quoi, Dorval ! Mais parlez.

(Une pause.)

DORVAL

Je vais parler. Je vous le dois. Je le dois à votre frère. Je me le dois à moi-même... Vous voulez le bonheur de Dorval ; mais connaissez-vous bien Dorval ?... De faibles services dont un jeune homme bien né s'est exagéré le mérite ; ses transports à l'apparence de quelques vertus ; sa sensibilité pour quelques-uns de mes malheurs ; tout a préparé et établi en vous des préjugés que la vérité m'ordonne de détruire. L'esprit de Clairville est jeune. Constance doit porter de moi d'autres jugements. J'ai reçu du ciel un coeur droit ; c'est le seul avantage qu'il ait voulu m'accorder... mais ce coeur est flétri, et je suis, comme vous voyez... sombre et mélancolique. J'ai... de la vertu, mais elle est austère ; des moeurs, mais sauvages... une âme tendre, mais aigrie par de longues disgrâces. Je peux encore verser des larmes, mais elles sont rares et cruelles... non, un homme de ce caractère n'est point l'époux qui convient à Constance.

810

815

820

CONSTANCE

Dorval, rassurez-vous. Lorsque mon coeur céda aux impressions de vos vertus, je vous vis tel que vous vous peignez. Je reconnus le malheur et ses effets terribles. Je vous plaignis ; et ma tendresse commença peut-être par ce sentiment.

DORVAL

Le malheur a cessé pour vous ; il s'est appesanti sur moi... Combien je suis malheureux, et qu'il y a de temps ! Abandonné presque en naissant, entre le désert et la société, quand j'ouvris les yeux afin de reconnaître les liens qui pouvaient m'attacher aux hommes, à peine en trouvai-je des débris. Il y avait trente ans, madame, que j'errais parmi eux, isolé, inconnu, négligé, sans avoir éprouvé la tendresse de personne ni rencontré personne qui recherchât la mienne, lorsque votre frère vint à moi. Mon âme attendait la sienne. Ce fut dans son sein que je versai un torrent de sentiments qui cherchaient depuis si longtemps à s'épancher ; et je n'imaginai pas qu'il pût y avoir dans ma vie un moment plus doux que celui où je me délivrai du long ennui d'exister seul... que j'ai payé cher cet instant de bonheur !... Si vous saviez...

CONSTANCE

Vous avez été malheureux ; mais tout a son terme ; et j'ose croire que vous touchez au moment d'une révolution durable et fortunée.

(Un peu attendri.)

DORVAL

Nous nous sommes assez éprouvés, le sort et moi. Il ne s'agit plus de bonheur... Je hais le commerce des hommes ; et je sens que c'est loin de ceux mêmes qui me sont chers que le repos m'attend... Madame, puisse le ciel vous accorder sa faveur qu'il me refuse et rendre Constance la plus heureuse des femmes !... Je l'apprendrai peut-être dans ma retraite ; et j'en ressentirai de la joie.

CONSTANCE

Dorval, vous vous trompez. Pour être tranquille, il faut avoir l'approbation de son coeur, et peut-être celle des hommes. Vous

n'obtiendrez point celle-ci, et vous n'emporterez point la première, si vous quittez le poste qui vous est marqué. Vous avez reçu les talents les plus rares ; et vous en devez compte à la société. Que cette foule d'êtres inutiles qui s'y meuvent sans objet et l'embarrassent sans la servir s'en éloignent s'ils veulent. Mais vous, j'ose le dire, vous ne le pouvez sans crime. C'est à une femme qui vous aime à vous arrêter parmi les hommes ; c'est à Constance à conserver à la vertu opprimée un appui ; au vice arrogant, un fléau ; un frère à tous les gens de bien ; à tant de malheureux, un père qu'ils attendent ; au genre humain, son ami ; à mille projets honnêtes, utiles et grands, cet esprit libre de préjugés et cette âme forte qu'ils exigent et que vous avez... vous, renoncer à la société ! J'en appelle à votre coeur ; interrogez-le ; et il vous dira que l'homme de bien est dans la société, et qu'il n'y a que le méchant qui soit seul.

850

855

860

DORVAL

Mais le malheur me suit et se répand sur tout ce qui m'approche. Le ciel qui veut que je vive dans les ennuis, veut-il aussi que j'y plonge les autres ? On était heureux ici, quand j'y vins.

CONSTANCE

Le ciel s'obscurcit quelquefois ; et si nous sommes sous le nuage, un instant l'a formé, ce nuage ; un instant le dissipera. Mais quoi qu'il en arrive, l'homme sage reste à sa place et y attend la fin de ses peines.

865

DORVAL

Mais ne craindra-t-il pas de l'éloigner, en multipliant les objets de son attachement ?... Constance, je ne suis point étranger à cette pente si générale et si douce qui entraîne tous les êtres, et qui les porte à éterniser leur espèce. J'ai senti dans mon coeur que l'univers ne serait jamais pour moi qu'une vaste solitude sans une compagne qui partageât mon

870

bonheur et ma peine... Dans mes accès de mélancolie, je l'appelais, cette compagne.

CONSTANCE

Et le ciel vous l'envoie.

DORVAL

Trop tard pour mon malheur ! Il a effarouché une âme simple, qui aurait
été heureuse de ses moindres faveurs. Il l'a remplie de craintes, de ter-⁸⁷⁵
reurs, d'une horreur secrète... Dorval oserait se charger du bonheur
d'une femme !... Il serait père !... Il aurait des enfants !... Des enfants !...
Quand je pense que nous sommes jetés, tout en naissant, dans un chaos
de préjugés, d'extravagances, de vices et de misères, l'idée m'en fait fré-⁸⁸⁰
mir.

(En souriant avec dignité, elle ajoute :)

CONSTANCE

Vous êtes obsédé de fantômes ; et je n'en suis pas étonnée. L'histoire de
la vie est si peu connue, celle de la mort est si obscure, et l'apparence du
mal dans l'univers est si claire... Dorval, vos enfants ne sont point desti-
nés à tomber dans le chaos que vous redoutez. Ils passeront sous vos ⁸⁸⁵
yeux les premières années de leur vie ; et c'en est assez pour vous ré-
pondre de celles qui suivront. Ils apprendront de vous à penser comme
vous. Vos passions, vos goûts, vos idées passeront en eux. Ils tiendront
de vous ces notions si justes que vous avez de la grandeur et de la bas-
sesse réelles ; du bonheur véritable et de la misère apparente. Il ne dé-
pendra que de vous, qu'ils aient une conscience toute semblable à la ⁸⁹⁰
vôtre. Ils vous verront agir ; ils m'entendront parler quelquefois. Dorval,
vos filles seront honnêtes et décentes ; vos fils seront nobles et fiers.
Tous vos enfants seront charmants.

DORVAL (*prend la main de Constance, la presse entre les deux siennes, lui sourit d'un air touché et lui dit :*)

Si, par malheur, Constance se trompait... Si j'avais des enfants comme j'en vois tant d'autres, malheureux et méchants... Je me connais ; j'en mourrais de douleur. 895

CONSTANCE (*d'un ton pathétique et d'un air pénétré*)

Mais auriez-vous cette crainte, si vous pensiez que l'effet de la vertu sur notre âme n'est ni moins nécessaire, ni moins puissant que celui de la beauté sur nos sens ; qu'il est dans le coeur de l'homme un goût de l'ordre plus ancien qu'aucun sentiment réfléchi ; que c'est ce goût qui nous rend sensibles à la honte, la honte qui nous fait redouter le mépris au delà même du trépas ; que l'imitation nous est naturelle ; et qu'il n'y a point d'exemple qui captive plus fortement que celui de la vertu, pas même l'exemple du vice ?... Ah ! Dorval, combien de moyens de rendre les hommes bons ! 900

DORVAL

Oui, si nous savions en faire usage... mais je veux qu'avec des soins assidus, secondés d'heureux naturels, vous puissiez les garantir du vice ; en seront-ils beaucoup moins à plaindre ? Comment écarterez-vous d'eux la terreur et les préjugés qui les attendent à l'entrée de ce monde et qui les suivront jusqu'au tombeau ? La folie et la misère de l'homme m'épouvantent. Combien d'opinions monstrueuses dont il est tour à tour l'auteur et la victime ! Ah ! Constance, qui ne tremblerait d'augmenter le nombre de ces malheureux qu'on a comparés à des forçats qu'on voit dans un cachot funeste, se pouvant secourir, l'un sur l'autre acharnés, combattre avec les fers dont ils sont enchaînés ? 910 915

CONSTANCE

Je connais les maux que le fanatisme a causés et ceux qu'il en faut craindre... Mais s'il paraissait aujourd'hui... parmi nous... Un monstre tel qu'il en a produit dans les temps de ténèbres, où sa fureur et ses illusions arrosaient de sang cette terre... qu'on vît ce monstre s'avancer au plus grand des crimes en invoquant le secours du ciel... et tenant la loi de son dieu d'une main et de l'autre un poignard, préparer aux peuples de longs regrets... Croyez, Dorval, qu'on en aurait autant d'étonnement que d'horreur... Il y a sans doute encore des barbares ; et quand n'y en aura-t-il plus ? Mais les temps de barbarie sont passés ; le siècle s'est éclairé ; la raison s'est épurée ; ses préceptes remplissent les ouvrages de la nation : ceux où l'on inspire aux hommes la bienveillance générale sont presque les seuls qui soient lus. Voilà les leçons dont nos théâtres retentissent et dont ils ne peuvent retentir trop souvent ; et le philosophe dont vous m'avez rappelé les vers doit principalement ses succès aux sentiments d'humanité qu'il a répandus dans ses poèmes et au pouvoir qu'ils ont sur nos âmes. Non, Dorval, un peuple qui vient s'attendrir tous les jours sur la vertu malheureuse ne peut être ni méchant, ni farouche. C'est vous-même, ce sont les hommes qui vous ressemblent, que la nation honore et que le gouvernement doit protéger plus que jamais, qui affranchiront vos enfants de cette chaîne terrible dont votre mélancolie vous montre leurs mains innocentes chargées. Et quel sera mon devoir et le vôtre, sinon de les accoutumer à n'admirer, même dans l'auteur de toutes choses, que les qualités qu'ils chériront en nous ! Nous leur représenterons sans cesse que les lois de l'humanité sont immuables ; que rien n'en peut dispenser : et nous verrons germer dans leurs âmes ce sentiment de bienfaisance universelle qui embrasse toute la nature... vous m'avez dit cent fois qu'une âme tendre n'envisageait point le système général des êtres sensibles sans en désirer fortement le bonheur, sans y participer ; et je ne crains pas qu'une âme cruelle soit jamais formée dans mon sein, et de votre sang.

DORVAL

Constance, une famille demande une grande fortune ; et je ne vous cacherais pas que la mienne vient d'être réduite à la moitié.

CONSTANCE

Les besoins réels ont une limite ; ceux de la fantaisie sont sans bornes. Quelque fortune que vous accumuliez, Dorval, si la vertu manque à vos enfants, ils seront toujours pauvres. 950

DORVAL

La vertu ! On en parle beaucoup.

CONSTANCE

C'est la chose dans l'univers la mieux connue et la plus révérée. Mais, Dorval, on s'y attache plus encore par les sacrifices qu'on lui fait, que par les charmes qu'on lui croit ; et malheur à celui qui ne lui a pas assez sacrifié pour la préférer à tout ; ne vivre, ne respirer que pour elle ; s'enivrer de sa douce vapeur ; et trouver la fin de ses jours dans cette ivresse ! 955

(Il est étonné ; il garde le silence un moment ; il dit ensuite :)

DORVAL

Quelle femme ! Femme adorable et cruelle, à quoi me réduisez-vous ! Vous m'arrachez le mystère de ma naissance : sachez donc qu'à peine ai-je connu ma mère. Une jeune infortunée, trop tendre, trop sensible, me donna la vie, et mourut peu de temps après. Ses parents irrités et puissants avaient forcé mon père de passer aux îles. Il y apprit la mort de ma mère, au moment où il pouvait se flatter de devenir son époux. Privé de cet espoir, il s'y fixa ; mais il n'oublia point l'enfant qu'il avait 960
965

eu d'une femme chérie. Constance, je suis cet enfant... Mon père a fait plusieurs voyages en France : je l'ai vu. J'espérais le revoir encore ; mais je ne l'espère plus. Vous voyez ; ma naissance est abjecte aux yeux des hommes, et ma fortune a disparu.

CONSTANCE

La naissance nous est donnée ; mais nos vertus sont à nous. Pour ces richesses, toujours embarrassantes et souvent dangereuses, le ciel, en les répandant indifféremment sur la surface de la terre, et les faisant tomber sans distinction sur le bon et sur le méchant, dicte lui-même le jugement qu'on doit en porter. Naissance, dignités, fortune, grandeurs, le méchant peut tout avoir, excepté la faveur du ciel. Voilà ce qu'un peu de raison m'avait appris longtemps avant qu'on m'eût confié vos secrets ; et il ne me restait à savoir que le jour de mon bonheur et de ma gloire.

DORVAL

Rosalie est malheureuse ; Clairville est au désespoir.

CONSTANCE

Je rougis du reproche. Dorval, voyez mon frère ; je reverrai Rosalie ; sans doute c'est à nous à rapprocher ces deux êtres si dignes d'être unis. Si nous y réussissons, j'ose espérer qu'il ne manquera plus rien à nos vœux.

SCÈNE IV

DORVAL *(seul)*

Voilà la femme par qui Rosalie a été élevée ! Voilà les principes qu'elle a reçus !

SCÈNE V

Dorval, Clairville.

985

CLAIRVILLE

Dorval, que deviens-je ? Qu'avez-vous résolu de moi ?

DORVAL

Que vous vous attachiez plus fortement que jamais à Rosalie.

CLAIRVILLE

Vous me le conseillez ?

DORVAL

Je vous le conseille.

CLAIRVILLE *(en lui sautant au cou)*

Ah ! Mon ami, vous me rendez la vie : je vous la dois deux fois en un jour ; je venais en tremblant apprendre mon sort. Combien j'ai souffert depuis que je vous ai quitté ! Jamais je n'ai si bien connu que j'étais destiné à l'aimer, tout injuste qu'elle est. Dans un instant de désespoir, on forme un projet violent ; mais l'instant passe, le projet se dissipe, et la passion reste.

990

995

DORVAL *(en souriant)*

Je savais tout cela. Mais votre peu de fortune ? La médiocrité de la sienne ?

CLAIRVILLE

L'état le plus misérable à mes yeux est de vivre sans Rosalie : j'y ai pensé ; et mon parti est pris. S'il est permis de supporter impatiemment l'indigence, c'est aux amants, aux pères de famille, à tous les hommes bienfaisants ; et il est toujours des voies pour en sortir. 1000

DORVAL

Que ferez-vous ?

CLAIRVILLE

Je commercerai.

DORVAL

Avec le nom que vous portez, auriez-vous ce courage ?

CLAIRVILLE

Qu'appellez-vous courage ? Je n'en trouve point à cela. Avec une âme fière, un caractère inflexible, il est trop incertain que j'obtienne, de la faveur, la fortune dont j'ai besoin. Celle qu'on fait par l'intrigue est prompte, mais vile ; par les armes, glorieuse, mais lente ; par les talents, toujours difficile et médiocre. Il est d'autres états qui mènent rapidement à la richesse ; mais le commerce est presque le seul où les grandes fortunes soient proportionnées au travail, à l'industrie, aux dangers qui les rendent honnêtes. Je commercerai, vous dis-je ; il ne me manque que des lumières et des expédients ; et j'espère les trouver en vous. 1005 1010

DORVAL

Vous pensez juste ; je vois que l'amour est sans préjugé ; mais ne songez qu'à fléchir Rosalie, et vous n'aurez point à changer d'état. Si le vaisseau qui portait sa fortune est tombé entre les mains des ennemis, il 1015

était assuré ; et la perte n'est rien. La nouvelle en est dans les papiers publics ; et je vous conseille de l'annoncer à Rosalie.

CLAIRVILLE

J'y cours.

SCÈNE VI

Dorval, Charles, encore botté.

1020

DORVAL *(se promène)*

Il ne la fléchira point... non... mais pourquoi, si je veux ?... Un exemple d'honnêteté, de courage, un dernier effort sur soi-même... sur elle...

CHARLES ENTRE *(et reste debout sans mot dire, jusqu'à ce que son maître l'aperçoive ; alors il dit :)*

Monsieur, j'ai fait remettre à Rosalie.

DORVAL

J'entends.

(Il donne à son maître le reçu de Rosalie.)

CHARLES

En voilà la preuve.

1025

(Charles sort. Dorval se promène encore ; après une courte pause, il dit :)

DORVAL

Il suffit.

SCÈNE VII

(Il répète avec dédain :)

DORVAL *(seul)*

J'aurai donc tout sacrifié. La fortune ! La fortune ! Ma passion ! La liberté !... Mais le sacrifice de ma liberté est-il bien résolu !... Ô raison ! Qui peut te résister, quand tu prends l'accent enchanteur et la voix de la femme !... Homme petit et borné, assez simple pour imaginer que tes erreurs et ton infortune sont de quelque importance dans l'univers ; qu'un concours de hasards infinis préparait de tout temps ton malheur ; que ton attachement à un être mène la chaîne de sa destinée ; viens entendre Constance, et reconnais la vanité de tes pensées !... Ah ! Si je pouvais trouver en moi la force de sens et la supériorité de lumières avec laquelle cette femme s'emparait de mon âme et la dominait, je verrais Rosalie ; elle m'entendrait, et Clairville serait heureux... Mais pourquoi n'obtiendrais-je pas sur cette âme tendre et flexible le même ascendant que Constance a su prendre sur moi ? Depuis quand la vertu a-t-elle perdu son empire ?... Voyons-la ; parlons-lui ; et espérons tout de la vérité de son caractère, et du sentiment qui m'anime. C'est moi qui ai égaré ses pas innocents ; c'est moi qui l'ai plongée dans la douleur et dans l'abattement : c'est à moi à lui tendre la main, et à la ramener dans la voie du bonheur.

ACTE V

SCÈNE I

Rosalie, Justine.

1045

*(Rosalie, sombre, se promène ou reste immobile, sans attention pour ce que
Justine lui dit.)*

JUSTINE

Votre père échappe à mille dangers ! Votre fortune est réparée ! Vous devenez maîtresse de votre sort, et rien ne vous touche ! En vérité, mademoiselle, vous ne méritez guère le bien qui vous arrive.

ROSALIE

... Un lien éternel va les unir !... Justine, André est-il instruit ? Est-il parti ? Revient-il ?

1050

JUSTINE

Mademoiselle, qu'allez-vous faire ?

ROSALIE

Ma volonté... Non, mon père n'entrera point dans cette maison fatale ! Je ne serai point le témoin de leur joie... J'échapperai du moins à des amitiés qui me tuent.

SCÈNE II

Rosalie, Justine, Clairville.

1055

CLAIRVILLE ARRIVE PRÉCIPITAMMENT ; ET TOUT EN APPROCHANT DE ROSALIE (*il se jette à ses genoux, et lui dit :*)

Eh bien ! Cruelle, ôtez-moi donc la vie ! Je sais tout. André m'a tout dit. Vous éloignez d'ici votre père. Et de qui l'éloignez-vous ? D'un homme qui vous adore, qui quittait sans regret son pays, sa famille, ses amis, pour traverser les mers, pour aller se jeter aux genoux de vos inflexibles parents, y mourir ou vous obtenir... Alors Rosalie, tendre, sensible, fidèle, partageait mes ennuis ; aujourd'hui, c'est elle qui les cause.

1060

ROSALIE (*émue et un peu déconcertée*)

Cet André est un imprudent. Je ne voulais pas que vous sussiez mon projet.

CLAIRVILLE

Vous vouliez me tromper.

ROSALIE (*vivement*)

Je n'ai jamais trompé personne.

1065

CLAIRVILLE

Dites-moi donc pourquoi vous ne m'aimez plus ? M'ôter votre cœur, c'est me condamner à mourir. Vous voulez ma mort ; vous la voulez, je le vois.

ROSALIE

Non, Clairville. Je voudrais bien que vous fussiez heureux.

CLAIRVILLE

Et vous m'abandonnez !

1070

ROSALIE

Mais ne pourriez-vous pas être heureux sans moi ?

(Il est toujours aux genoux de Rosalie. En disant ces mots, il tombe la tête appuyée contre elle, et garde un moment le silence.)

CLAIRVILLE

Vous me percez le coeur... Vous ne deviez jamais changer !... Vous le jurâtes !... Insensé que j'étais, je vous crus... Ah ! Rosalie, cette foi donnée et reçue chaque jour avec de nouveaux transports, qu'est-elle devenue ? Que sont devenus vos serments ? Mon coeur, fait pour recevoir et garder éternellement l'impression de vos vertus et de vos charmes, n'a rien perdu de ses sentiments ; il ne vous reste rien des vôtres... Qu'ai-je fait pour qu'ils se soient détruits ?

1075

ROSALIE

Rien.

(Il prend une main.)

CLAIRVILLE

Et pourquoi donc ne sont-ils plus, ni ces instants si doux où je lisais mes sentiments dans vos yeux ?... Ou ces mains... daignaient essayer mes larmes, ces larmes tantôt amères, tantôt délicieuses, que la crainte et la tendresse faisaient couler tour à tour !... Rosalie, ne me désespérez pas !... Par pitié pour vous-même. Vous ne connaissez pas votre coeur. Non, vous ne le connaissez pas. Vous ne savez pas tout le chagrin que vous vous préparez.

1085

ROSALIE

J'en ai déjà beaucoup souffert.

CLAIRVILLE

Je laisserai au fond de votre âme une image terrible qui y entretiendra le trouble et la douleur. Votre injustice vous suivra.

(En le regardant fixement.)

ROSALIE

Clairville, ne m'effrayez pas. Que voulez-vous de moi ?

1090

CLAIRVILLE

Vous fléchir ou mourir.

ROSALIE *(après une pause)*

Dorval est votre ami ?

CLAIRVILLE

Il sait ma peine. Il la partage.

ROSALIE

Il vous trompe.

CLAIRVILLE

Je périssais par vos rigueurs. Ses conseils m'ont conservé. Sans Dorval, je ne serais plus.

1095

ROSALIE

Il vous trompe, vous dis-je. C'est un méchant.

(Dorval entre.)

CLAIRVILLE

Dorval un méchant ! Rosalie, y pensez-vous ? Il est au monde deux êtres que je porte au fond de mon cœur ; c'est Dorval et Rosalie. Les attaquer dans cet asile, c'est me causer une peine mortelle. Dorval, un méchant ! C'est Rosalie qui le dit ! Elle !... Il ne lui restait plus, pour m'accabler, que d'accuser mon ami !

1100

SCÈNE III

Rosalie, Justine, Clairville, Dorval.

(Cela dit, il cache ses larmes ; il s'éloigne, et il va se mettre sur un canapé, au fond du salon, dans l'attitude d'un homme désolé.)

CLAIRVILLE

Venez, mon ami, venez. Cette Rosalie, autrefois si sensible, maintenant si cruelle, vous accuse sans sujet, et me condamne à un désespoir sans fin, moi qui mourrais plutôt que de lui causer la peine la plus légère.

1105

(Clairville se lève, et s'en va comme un homme qui erre. Rosalie le suit des yeux ; et Dorval, après avoir un peu rêvé, continue d'un ton bas, sans regarder Rosalie.)

(Ici, il se tourne subitement vers Rosalie.)

(Il s'arrête un peu, puis il dit :)

DORVAL (*montrant Clairville à Rosalie*)

Mademoiselle, considérez votre ouvrage et le mien. Est-ce là le sort qu'il devait attendre de nous ? Un désespoir funeste sera donc le fruit amer de mon amitié et de votre tendresse ; et nous le laisserons périr ainsi ! S'il s'afflige, c'est du moins sans contrainte. Son âme honnête peut
montrer toute sa douleur... Et nous, honteux de nos sentiments, nous
n'osons les confier à personne ; nous nous les cachons... Dorval et Rosa-
lie, contents d'échapper aux soupçons, sont peut-être assez vils pour
s'en applaudir en secret... Ah !... Mademoiselle, sommes-nous faits pour
tant d'humiliations ? Voudrions-nous plus longtemps d'une vie aussi ab-
jecte ? Pour moi, je ne pourrais me souffrir parmi les hommes, s'il y
avait sur tout l'espace qu'ils habitent, un seul endroit où j'eusse mérité
le mépris. Échappé au danger, je viens à votre secours. Il faut que je
vous replace au rang où je vous ai trouvée, ou que je meure de regrets.
Rosalie, répondez-moi. La vertu a-t-elle pour vous quelque prix ?
L'aimez-vous encore ?

ROSALIE

Elle m'est plus chère que la vie.

DORVAL

Je vais donc vous parler du seul moyen de vous réconcilier avec vous, d'être digne de la société dans laquelle vous vivez, d'être appelée l'élève et l'amie de Constance, et d'être l'objet du respect et de la tendresse de Clairville.

(Rosalie s'appuie sur le dos d'un fauteuil, la tête penchée sur une main, et Dorval continue :)

ROSALIE

Parlez ; je vous écoute.

(Vivement et rapidement.)

(Rosalie soupire.)

(Il échappe ici à Rosalie quelques larmes qu'elle essuie furtivement.)

(À ces mots, Rosalie paraît accablée. Dorval, qui s'en aperçoit, se tourne vers elle, et la regardant d'un air plus doux, il continue :)

DORVAL

Songez, mademoiselle, qu'une seule idée fâcheuse qui nous suit, suffit pour anéantir le bonheur ; et que la conscience d'une mauvaise action est la plus fâcheuse de toutes les idées. Quand nous avons commis le mal, il ne nous quitte plus ; il s'établit au fond de notre âme avec la honte et le remords ; nous le portons avec nous, et il nous tourmente. Si vous suivez un penchant injuste, il y a des regards qu'il faut éviter pour jamais ; et ces regards sont ceux des deux personnes que nous révérons le plus sur la terre. Il faut s'éloigner, fuir devant eux et marcher dans le monde la tête baissée. Et loin de Clairville et de Constance, où irions-nous ? Que deviendrions-nous ? Quelle serait notre société ?... Être méchant, c'est se condamner à vivre, à se plaire avec les méchants ; c'est vouloir demeurer confondu dans une foule d'êtres sans principes, sans mœurs et sans caractère ; vivre dans un mensonge continuel d'une vie incertaine et troublée ; louer, en rougissant, la vertu qu'on a abandonnée ; entendre, dans la bouche des autres, le blâme des actions qu'on a faites ; chercher le repos dans des systèmes, que le souffle d'un homme de bien renverse ; se fermer pour toujours la source des véritables joies, des seules qui soient honnêtes, austères et sublimes ; et se livrer, pour se fuir, à l'ennui de tous ces amusements frivoles où le jour s'écoule dans l'oubli de soi-même, et où la vie s'échappe et se perd... Rosalie, je n'exagère point. Lorsque le fil du labyrinthe se rompt on n'est plus maître de son sort ; on ne sait jusqu'où l'on peut s'égarer. Vous êtes effrayée ! Et vous ne connaissez encore qu'une partie de votre péril. Rosa-

lie, vous avez été sur le point de perdre le plus grand bien qu'une femme puisse posséder sur la terre ; un bien qu'elle doit incessamment demander au ciel, qui en est avare ; un époux vertueux ! Vous alliez marquer par une injustice le jour le plus solennel de votre vie, et vous condamner à rougir au souvenir d'un instant qu'on ne doit se rappeler qu'avec un sentiment délicieux... Songez qu'aux pieds de ces autels où vous auriez reçu mes serments, où j'aurais exigé les vôtres, l'idée de Clairville trahi et désespéré vous aurait suivie : vous eussiez vu le regard sévère de Constance attaché sur vous. Voilà quels auraient été les témoins effrayants de notre union... Et ce mot, si doux à prononcer et à entendre lorsqu'il assure et qu'il comble le bonheur de deux êtres dont l'innocence et la vertu consacraient les désirs ; ce mot fatal eût scellé pour jamais notre injustice et notre malheur... Oui, mademoiselle, pour jamais. L'ivresse passe ; on se voit tel qu'on est, on se méprise ; on s'accuse ; et la misère commence. En effet, quelle confiance avoir en une femme lorsqu'elle a pu trahir son amant ? En un homme lorsqu'il a pu tromper son ami ?... Mademoiselle, il faut que celui qui ose s'engager en des liens indissolubles, voie dans sa compagne la première des femmes ; et, malgré elle, Rosalie ne verrait en moi que le dernier des hommes... Cela ne peut être... Je ne saurais trop respecter la mère de mes enfants ; et je ne saurais en être trop considéré. Vous rougissez. Vous baissez les yeux !... Quoi donc ! Seriez-vous offensée qu'il y eût dans la nature quelque chose pour moi de plus sacré que vous ? Voudriez-vous me revoir encore dans ces instants humiliants et cruels, où vous me méprisiez sans doute, où je me haïssais, où je craignais de vous rencontrer, où vous trembliez de m'entendre, et où nos âmes, flottantes entre le vice et la vertu, étaient déchirées ?... Que nous avons été malheureux, mademoiselle ! Mais mon malheur a cessé au moment où j'ai commencé d'être juste. J'ai remporté sur moi la victoire la plus difficile, mais la plus entière. Je suis rentré dans mon caractère. Rosalie ne m'est plus redoutable ; et je pourrais, sans crainte, lui avouer tout le désordre qu'elle avait jeté dans mon âme, lorsque, dans le plus grand trouble de sentiments et d'idées qu'aucun mortel ait jamais éprouvé, je répondais... Mais un événement imprévu, l'erreur de Constance, la vôtre, mes efforts

m'ont affranchi... Je suis libre... Mais, qu'ai-je exécuté que Rosalie ne le
puisse mille fois plus facilement ! Son coeur est fait pour sentir, son es- 1185
prit pour penser, sa bouche pour annoncer tout ce qui est honnête. Si
j'avais différé d'un instant, j'aurais entendu de Rosalie tout ce qu'elle
vient d'entendre de moi. Je l'aurais écoutée. Je l'aurais regardée comme
une divinité bienfaisante qui me tendait la main, et qui rassurait mes 1190
pas chancelants. À sa voix, la vertu se serait rallumée dans mon coeur.

ROSALIE (*d'une voix tremblante*)

Dorval...

DORVAL (*avec humanité*)

Rosalie...

ROSALIE

Que faut-il que je fasse ?

DORVAL

Nous avons placé l'estime de nous-mêmes à un haut prix !

1195

ROSALIE

Est-ce mon désespoir que vous voulez ?

DORVAL

Non. Mais il est des occasions où il n'y a qu'une action forte qui nous
relève.

ROSALIE

Je vous entends. Vous êtes mon ami... Oui, j'en aurai le courage... Je
brûle de voir Constance... Je sais enfin où le bonheur m'attend.

1200

DORVAL

Ah ! Rosalie, je vous reconnais. C'est vous, mais plus belle, plus touchante à mes yeux que jamais ! Vous voilà digne de l'amitié de Constance, de la tendresse de Clairville, et de toute mon estime ; car j'ose à présent me nommer.

SCÈNE IV

Rosalie, Justine, Dorval, Constance.

1205

ROSALIE COURT AU-DEVANT DE CONSTANCE

Venez, Constance, venez recevoir de la main de votre pupille le seul mortel qui soit digne de vous.

CONSTANCE

Et vous, mademoiselle, courez embrasser votre père. Le voilà.

SCÈNE V

Rosalie, Justine, Dorval, Constance, le vieux Lysimond, tenu sous les bras par Clairville et par André ; Charles, Sylvestre ; toute la maison.

1210

ROSALIE

Mon père !

DORVAL

Ciel ! Que vois-je ? C'est Lysimond ! C'est mon père !

(À Dorval et à Rosalie.)

(Il les regarde.)

(Dorval et Rosalie sont étonnés ; Lysimond s'en aperçoit.)

LYSIMOND

Oui, mon fils, oui, c'est moi. Approchez, mes enfants, que je vous embrasse... Ah ! Ma fille ! Ah ! Mon fils !... Du moins, je les ai vus... Mon fils, voilà ta soeur... Ma fille, voilà ton frère.

1215

ROSALIE

Mon frère !

DORVAL

Ma soeur ! Rosalie.

(Ces mots se disent avec toute la vitesse de la surprise, et se font entendre presque au même instant.)

DORVAL

Dorval. Rosalie !

(Il lève ses mains au ciel...)

(À Clairville.)

(À Constance.)

(En disant ces mots, le vieillard tient ses bras étendus vers ses enfants, qu'il regarde alternativement, et qu'il invite à se reconnaître. Dorval et Rosalie se regardent, tombent dans les bras l'un de l'autre, et vont ensemble embrasser les genoux de leur père, en s'écriant :)

LYSIMOND EST ASSIS

Oui, mes enfants ; vous saurez tout... Approchez, que je vous embrasse encore... Que le ciel, qui me rend à vous, qui vous rend à moi, vous bénisse... qu'il nous bénisse tous. Clairville; Madame, pardonnez à un père qui retrouve ses enfants. Je les croyais perdus pour moi... Je me suis dit cent fois : je ne les reverrai jamais... Ils ne me reverront plus. Peut-être, hélas ! Ils s'ignoreront toujours !... Quand je partis, ma chère Rosalie, mon espérance la plus douce était de te montrer un fils digne de moi, un frère digne de toute ta tendresse, qui te servît d'appui quand je ne serai plus... Et, mon enfant, ce sera bientôt... Mais, mes enfants, pourquoi ne vois-je point encore sur vos visages ces transports que je m'étais promis... Mon âge, mes infirmités, ma mort prochaine vous affligent... Ah ! Mes enfants, j'ai tant travaillé, tant souffert !... Dorval, Rosalie !

1220

1225

1230

DORVAL (ROSALIE)

Ah ! Mon père !

(Clairville, sans oser approcher, se contente de tendre les bras à Rosalie, avec tout le mouvement du désir et de la passion. Il attend. Rosalie le regarde un instant, et s'avance. Clairville se précipite, et Lysimond les unit.)

LYSIMOND (leur imposant ses mains, et levant ses yeux au ciel, dit :)

Ô ciel ! Je te rends grâce ! Mes enfants se sont vus ; ils s'aimeront, je l'espère, et je mourrai content... Clairville, Rosalie vous était chère... Rosalie, tu aimais Clairville ; tu l'aimes toujours : approchez que je vous unisse.

1235

ROSALIE (en interrogation)

Mon père ?

LYSIMOND

Mon enfant ?

ROSALIE

Constance... Dorval... Ils sont dignes l'un de l'autre.

(Constance et Dorval s'approchent gravement de Lysimond. Le bon vieillard prend la main de Constance, la baise, et lui présente celle de son fils, que Constance reçoit.)

LYSIMOND *(à Constance et à Dorval)*

Je t'entends. Venez, mes chers enfants, venez ; vous doublez mon bonheur.

1240

LYSIMOND *(pleurant et s'essuyant les yeux avec la main, dit :)*

Celles-ci sont de joie ; et ce seront les dernières. Je vous laisse une grande fortune, jouissez-en comme je l'ai acquise : ma richesse ne coûta jamais rien à ma probité. Mes enfants, vous la pourrez posséder sans remords... Rosalie, tu regardes ton frère, et tes yeux baignés de larmes reviennent sur moi... Mon enfant, tu sauras tout, je te l'ai déjà dit...
épargne cet aveu à ton père, à un frère sensible et délicat... le ciel, qui a trempé d'amertumes toute ma vie, ne m'a réservé de purs que ces derniers instants. Chère enfant, laisse-m'en jouir... tout est arrangé entre vous... ma fille, voilà l'état de mes biens...

1245

ROSALIE

Mon père...

1250

LYSIMOND

Prends, mon enfant. J'ai vécu. Il est temps que vous viviez, et que je cesse ; demain, si le ciel le veut, ce sera sans regret... Tiens, mon fils, c'est le précis de mes dernières volontés. Tu les respecteras. Surtout n'oublies pas André. C'est à lui que je devrai la satisfaction de mourir au milieu de vous. Rosalie, je me ressouviendrai d'André, lorsque ta main me fermera les yeux... Vous verrez, mes enfants, que je n'ai consulté que ma tendresse, et que je vous aimais tous deux également. La perte que j'ai faite est peu de chose ; vous la supporterez en commun.

1255

(Elle présente à son père le portefeuille envoyé par Dorval.)

ROSALIE

Qu'entends-je, mon père ?... On m'a remis...

1260

(Il ouvre le portefeuille, il examine ce qu'il contient, et dit :)

LYSIMOND

On t'a remis... Voyons... Dorval, tu peux seul éclaircir ce mystère ; ces effets t'appartenaient. Parle : dis-nous comment ils se trouvent entre les mains de ta soeur ?

CLAIRVILLE *(vivement)*

J'ai tout compris. Il exposa sa vie pour moi ; il me sacrifiait sa fortune !

ROSALIE *(à Clairville)*

Sa passion !

1265

CONSTANCE (à Clairville)

Sa liberté !

(Il l'embrasse.)

(Ces mots se disent avec beaucoup de vitesse et sont presque entendus en même temps.)

CLAIRVILLE

Ah ! Mon ami !

ROSALIE (en se jetant dans le sein de son frère et baissant la vue)

Mon frère...

DORVAL (en souriant)

J'étais un insensé, vous étiez un enfant.

LYSIMOND

Mon fils, que te veulent-ils ? Il faut que tu leur aies donné quelque grand sujet d'admiration et de joie, que je ne comprends pas, que ton père ne peut partager.

1270

DORVAL

Mon père, la joie de vous revoir nous a tous transportés.

LYSIMOND

Puisse le ciel, qui bénit les enfants par les pères, et les pères par les enfants, vous en accorder qui vous ressemblent, et qui vous rendent la tendresse que vous avez pour moi !

1275